

1897

FIGARO ILLUSTRÉ



LE FIGARO, 26, Rue Drouot.
G. HAZARD Concessionnaire
8, Rue de Provence Paris

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL

Número de registro

Estante

Tabla

Número de volúmenes

Encuadernación

I. M.—2032.

Ayuntamiento de Madrid

810 0

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Huitième

Typogravure & Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}

2, AVENUE DE COURBEVOIE, ASNIÈRES.

Année 1897

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Huitième



LE FIGARO, 26, rue Drouot

JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{IE}, ÉDITEURS

BOULEVARD DES CAPUCINES, 24, PARIS

1897

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

LE SILVAIN

Chapeau rond, velours noir, porté par Mlle de Mérode; la passe flexible au contour du visage, avec transparent guipure ancienne; pose de plumes à la Roxelane.

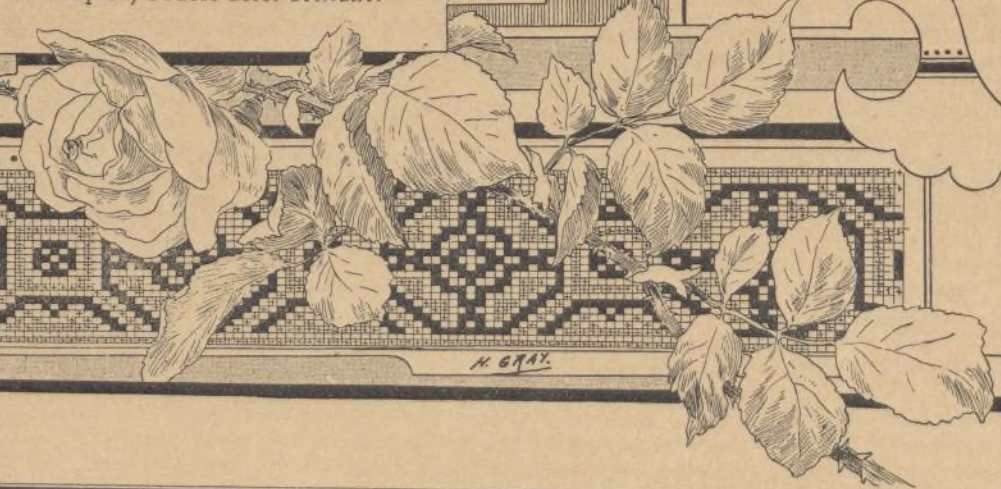


CAPOTE FÉDER

Calotte droite, très haute; deux côtés, broderie argent en relief, posés en profil; jolis nœuds velours noir, appuyés sur les cheveux. Spéciale pour théâtre et visite.

LE "MIRILLE"

Feutre du matin, noir ou couleur; bords retroussés, garnis de chaque côté de ruban foncé, en ruche; aigrette de deux ailes souples, boucle acier brillant.



MODES DE M^{ME} CARLIER

PARIS

31, Avenue de l'Opéra

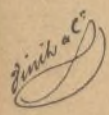
NICE

4, Jardin Public, suite du quai Masséna
(Ouverture le 15 décembre)

MONTE-CARLO

Galerie Charles III, Maison Sert et Migno.

C^{ie} Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

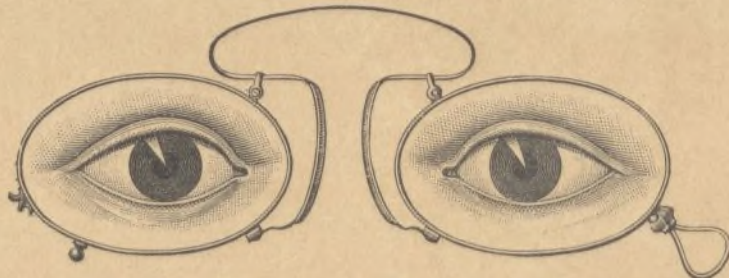
UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr. environ] 6 fr., petit modèle [150 gr. environ] 3 fr.

Entrepôt général: avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

CONSERVATION & AMÉLIORATION DE LA VUE PAR L'EMPLOI DES NOUVEAUX VERRES ISOMÉTROPIQUES



Maison FISCHER

Directeur: PAUL RÉVÉRARD, Opticien-Oculiste

19, Avenue de l'Opéra, PARIS

Seule dépositaire des nouveaux Verres dont le prix est de 6 Francs la paire franco

En indiquant simplement le numéro habituel qu'on porte, on recevra franco des Lunettes ou Pince-Nez, première qualité, solidité garantie, munis de Verres Isométriques correspondant à ce numéro. — Prix des montures et des Verres Isométriques: 12 francs.



BONBONS VERT-GALANT

Du Professeur PINGAUD

LAURÉAT DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET CORPS SAVANTS

Éminemment toniques et fortifiants, leur emploi raisonné produit des effets extraordinaires de rajeunissement et de parfaite santé.

C'EST LA VIE PROLONGÉE AVEC TOUS SES CHARMES

Boîte: 10 fr. franco au Dépôt des Produits Vert-Galant

Dr. H. PILLOT, 5, Rue Mazagran, Paris, et toutes Pharmacies.

NOTA. — L'Elixir "VERT-GALANT" à base de Kola et de Cacao, a les mêmes vertus que les bonbons constitués en outre une liqueur de table en tous points parfaite.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Janvier 1897

DIRECTION ET RÉDACTION :
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS et TRIANON.
LES LIVRES, par T. G.
MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, par JANE DIEULAFOY, illustrations en couleurs de LAFON.
BALS MASQUÉS, par PAUL GRUYER, reproductions d'œuvres de JEHAN FOUQUET, BOSIO, GUSTAVE DORÉ, PROVOST.
LA JOURNÉE D'UNE « BELLE MADAME » AU TEMPS DE PÉRICLES, par BERTRAND FAUVET, illustrations en couleurs d'après la céramique grecque par DE NOTOR.

GOFARD, par HENRI ALLAIS, illustrations de JOB.
LES LOUPS DE NOËL, conte cévenol, par J.-B. GHEUSI, illustrations de HENRI WILLEMS.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE EN COULEURS

LES ROSES, par PIOT.
ELLE EST CHARMANTE! par HERBERT SIDNEY.

COUVERTURE :

LE GÂTEAU DES ROIS, par M^{me} FRÉDÉRIQUE VALLET.

A nos Lecteurs

Le *Figaro illustré* mensuel termine sa septième année. En feuilletant les sept volumes que forme aujourd'hui sa collection, l'on peut constater les améliorations successives dont il a été l'objet, la recherche constante du mieux, l'accueil éclairé toujours réservé aux talents nouveaux qui viennent mêler leurs noms à ceux des peintres et des écrivains déjà célèbres. Chaque année aussi, les procédés de reproduction se sont perfectionnés, tant par l'expérience de nos collaborateurs manuels que par les essais et les sacrifices de la direction.

De plus en plus répandu à l'étranger aussi bien qu'en France, le *Figaro illustré* est pour ainsi dire entré dans les mœurs du public. La meilleure preuve de son succès est le nombre de ses imitateurs.

En 1896, comme les années précédentes, — en outre du fascicule de Noël, imprimé tout en couleurs et accompagné de deux primes d'exceptionnelle dimension, — le *Figaro illustré* a publié trois numéros spéciaux : *La Cavalerie Française*, *Les Cafés-Concerts*, *Lycéens et Lycéennes*. Ces numéros, enrichis de reproductions photographiques instantanées, la plupart en couleurs, montrent, en une série de tableaux, la vie intime du monde de l'armée, du plaisir et de l'étude. Tous les clichés sont inédits et ont été exécutés spécialement par les opérateurs de la maison Boussod, Valadon et C^{ie}.

Un des éléments de succès du *Figaro illustré* réside dans le choix de ses couvertures ; celles de 1896 sont signées de Lucien Doucet, Henry Tenré, Jeannot, Jean Béraud, Richard Goubie, Rossi, Mucha, Ballavoine, Mademoiselle Lacoste, Chocarne-Moreau, Hernandez, Gervex.

Parmi les artistes qui ont exécuté soit des hors texte, soit des illustrations, nous citerons : Mademoiselle Louise Abbéma, MM. J. Adeline, F. Bac, Barrau, Bourgain, Henri Bontet, Georges Cain, Chalon, Albert Guillaume, La Lyre, Laurent-Desrousseaux, Madame Madeleine Lemaire, L. Métivet, Monginot, Orange, Outin, Alfred Paris, Rouffet, Toulouse-Lautrec, Vimar, Wagrez, etc., auxquels il convient d'ajouter d'abord les noms des maîtres : Léonard de Vinci, Holbein, Rubens, dont le *Figaro illustré* a reproduit les œuvres, puis les fac-similés de documents historiques, la plupart inédits.

Pour ce qui est de la partie littéraire du *Figaro illustré*, il nous suffira, pour prouver qu'elle réunit les noms les plus autorisés, de donner la nomenclature de ses principaux collaborateurs : Paul Bourget, Vicomte Melchior de Vogüé, Rodenbach, J.-H. Rosny, René de Pont-jest, Léo Claretie, N. Quellien, Henri Lafontaine, André Lemoyne, Tancrède Martel, Jeanne Mairêt (Madame Charles Bigot), Fernand Mazade, pour les nouvelles ; Arsène Alexandre, Antonin Proust, H. Buffenoir, H. Chantavoine, Victorin Joncières, Franz Jourdain, Robert de la Sizeranne, Georges de Lafenestre, Frédéric Masson, Edouard Petit, Strehly, Paul Souday, Edouard Garnier, pour les études artistiques, les articles d'érudition et les recherches rétrospectives.

Nous avons commencé en 1896 la publication de mémoires militaires inédits ; la plus importante de ces œuvres a été les *Souvenirs d'Afrique*, du général vicomte de Bernis. Ces souvenirs ainsi que ceux, très curieux, de Duviquet, *Un Volontaire de 1792*, ont été illustrés avec une grande exactitude de reconstitution et une vraie maîtrise par Alfred Paris.

Nous pensons qu'il vaut mieux montrer ce qu'on a fait, que de vanter ce que l'on fera. Nous ne nous étendrons donc pas sur notre programme de 1897, dont nous avons en main, dès aujourd'hui, tous les éléments et dont les numéros spéciaux sont en préparation.

Nous continuerons à donner des reproductions de tableaux de maîtres, empruntés au Musée du Louvre, mais en faisant une grande place aux modernes de l'école romantique, aujourd'hui si en faveur. Le fac-similé en couleurs des grandes œuvres de Delacroix, Corot, Jules Dupré, etc., n'a pas encore été donné au public, nous espérons y réussir comme nous avons réussi à reproduire la *Joconde*, le portrait de Rembrandt et l'*Anne de Clèves* d'Holbein.

Un des grands mérites du *Figaro illustré* aux yeux des amateurs et des bibliophiles, c'est la régularité et l'harmonie de sa composition. Aussi éviterons-nous les changements ; nous ne rechercherons que les améliorations : programme modeste, mais suffisant pour qui veut le remplir consciencieusement.



Pas très gaie cette fin d'année ! Le mois de décembre, infidèle à lui-même, ne nous apporte ni blanche neige, ni glace glauque, ni les belles journées aux rouges couchers de soleil, ni les nuits d'acier sombre où scintillent les étoiles

gelées, et les patineurs, au lieu du libre élan, au grand air, sur l'étendue des lacs, doivent se résigner aux confortables simulacres que leur offrent le Pôle-Nord et le Palais de Glace. C'est sous la pluie, dans la boue, sous un ciel noir, au milieu de l'enchevêtrement toujours croissant des fiacres fous et des omnibus homicides que l'infortuné Parisien a dû faire ses courses de Noël et du Jour de l'An, courir les magasins, dépenser son argent en futilles emplettes et en bonbons indigestes, et cela pour se conformer aux traditions.

Chaque année, cependant, s'accroît le nombre des sages ou des parcimonieux qui prolongent leur séjour loin de Paris, de façon à éviter le cap du Jour de l'An et les récifs qui l'entourent. Mais tout le monde n'est pas châtelain ; l'on compte les heureux qui, en Méditerranée, bercés sur leur yacht, goûtent l'ineffable douceur de ne recevoir ni lettres, ni journaux, ni visites, aussi bien que ceux à qui leur oisiveté dorée permet d'hiverner en Egypte ou dans quelque autre région bénie du ciel. Ces absences de la haute société parisienne sont, il est vrai, largement compensées par les arrivages de milliardaires exotiques. Les notables commerçants de la rue de la Paix y trouvent heureusement leur profit, ainsi que les milliers de travailleurs et d'ouvrières qui, de ces prodigalités, tirent péniblement leurs salaires.

La devise du *Figaro illustré* étant « de plaire et d'amuser », mes lecteurs me sauront gré de glisser sans appuyer sur les divers événements de la vie politique et de la vie parlementaire ; on n'y rencontre, en effet, ni amusement ni plaisir. Suivant son habitude, la Chambre a perdu son temps à écouter d'inutiles et fastidieuses interpellations, généralement inspirées par la mauvaise foi et l'esprit de taquinerie, elle n'a pu ni discuter sérieusement ni voter en temps utile le budget de 1897 ; mais c'est là un mince détail, un inconvé-



nient purement platonique pour le contribuable, dont l'argent n'en sera pas moins perçu et dépensé.

Quelques centaines de personnages appartenant au monde du théâtre, des arts et des lettres, auxquels s'étaient joints une poignée de snobs, ont éprouvé le besoin d'organiser l'apothéose (un grincheux a dit le « centenaire ») de Sarah Bernhardt, et de marquer le point culminant de sa carrière déjà longue. Cela s'est accompli suivant le mode habituel : bouquet, toast, attendrissements, embrassades, suivis d'une représentation théâtrale qui s'est terminée par un défilé devant la statue — vivante — de Sarah Bernhardt, des couronnes furent déposées au pied du socle et des harangues — point funèbres — furent prononcées. Les organisateurs de cette fête ont vainement essayé de la transformer en une manifestation nationale; la police elle-même y a mis de la complaisance en leur prêtant ses beaux gardes municipaux et ses amènes sergents de ville, mais, malgré cela, Paris n'a pas marché... ni le ministre de l'Instruction publique non plus, qui s'est, poliment, mais obstinément refusé à poser sur le sein gauche de la grande tragédienne la croix de la Légion d'Honneur. On assure cependant que le dernier mot n'est pas dit sur cette grave affaire.

L'instinct qui guide les foules, l'instinct auquel, dans les époques lointaines elles obéissaient dans leurs grandes migrations vers des régions bényes vaguement entrevues, cet instinct poussait la foule parisienne à s'engouffrer en flots continus dans le Palais de l'Industrie, où se tenait l'exposition dénommée « Salon du Cycle ». Tous ces gens, hommes, femmes, vieillards et enfants, croyaient n'y être amenés que par désœuvrement et curiosité : en fait ils étaient attirés par un vague sentiment que, dans tout cet amas de machines diverses réside, sinon la solution absolue, du moins un avancement considérable d'un des plus grands problèmes de l'humanité : la conquête de la distance et, par conséquent, la conquête du temps. Les chemins de fer nous l'ont déjà donnée, me direz-vous. Mais à quelles servitudes ils nous obligent ! Ce sont des capitalistes et ils nous font — légitimement, mais lourdement — payer leurs services. Tandis que, avec la bicyclette d'aujourd'hui, avec la voiture automobile de demain, c'est l'indépendance, le triomphe du moi, de ce moi qui est le Dieu et le pivot des nouvelles générations ; c'est le droit « d'aller où je veux », mis pour ainsi dire à la portée de tous ; c'est la réalisation du rêve qui hante toutes les cervelles, où à travers les tribulations et les duretés de la vie quotidienne, bourdonne toujours le vieux refrain : « Si j'étais oiseau léger ! »

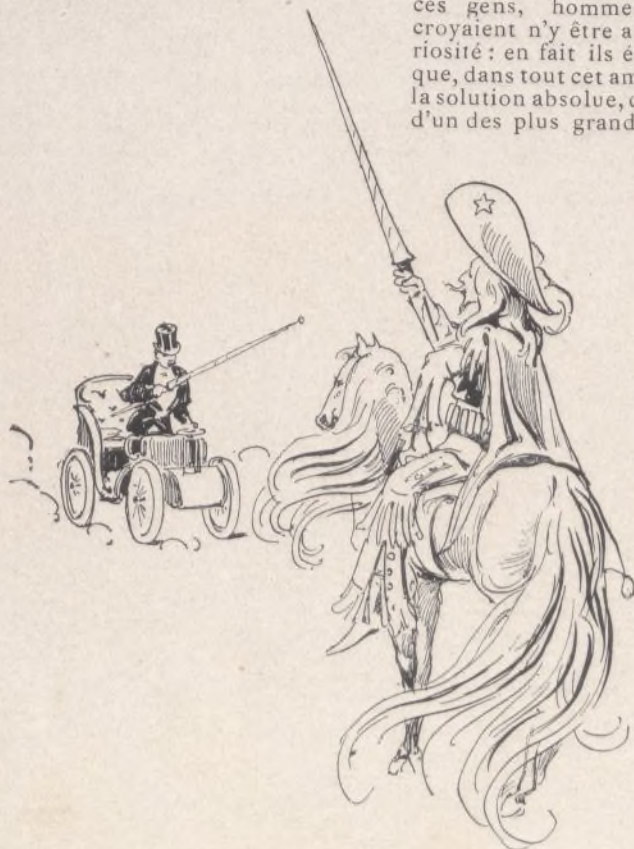
Par une singulière coïncidence, qui ne manque pas d'une certaine mélancolie, le fameux Cody, avec

son équipe de cow-boys, a organisé, entr'autres exercices, dans la Galerie des machines, un tournoi entre un cheval et une automobile. Cela ne rappelle-t-il pas, — de très loin il est vrai, — la lutte héroïque de nos paladins bardés de fer contre les agiles archers écossais, à la journée d'Azincourt ?

Le Conseil municipal de Paris a feint de résoudre l'importante question du Métropolitain. Au fond, il n'a rien résolu du tout et l'on peut être certain que cette œuvre, tant que la réalisation en sera abandonnée aux incapacités prétentieuses de l'Hôtel de Ville, n'aboutira jamais. Nos édiles ne sont les représentants ni de la richesse, ni de l'intelligence, ni du travail parisien : leur élection est le produit de très complexes manipulations élaborées dans les arrière-boutiques des mastroquets, dans les clubs des politiciens et dans les concilia-bules des syndicats ; et, s'ils ont été élus, c'est à la condition qu'ils défendront les intérêts d'une minorité de boutiquiers et d'exploiteurs, lesquels ne toléreront jamais qu'un Métropolitain, largement clientèle des baladeurs, des oisifs buveurs d'absinthe et de casse-poitrine, pour les transporter en quelques minutes dans des banlieues où ils trouveront un logis confortable, le home dont jouit depuis longtemps l'employé et l'ouvrier anglais, l'air pur, un jardinier pour la femme et les enfants.

De ces mesquines considérations est résulté un puéril projet de métropolitain à voie étroite, un joujou encombrant et inutile, que la population parisienne, si bonasse et si indéfiniment mystifiable qu'elle soit, considère avec une légitime incrédulité. Un gouvernement qui aurait vraiment quelque souci des intérêts généraux du peuple, aurait depuis longtemps enlevé cette affaire à nos municipaux et en aurait chargé les grandes Compagnies de chemins de fer, qui, elles, savent leur métier.

L'œuvre dramatique qui, à l'heure présente, domine l'horizon théâtral est, sans contredit, *Une Idylle tragique*, jouée au Gymnase. C'est un curieux sujet d'observation que de voir un roman de Paul Bourget, l'analyste des insaisissables psychologies, Bourget, habile à noter les dégradations de nuances que traverse le « caprice » pour arriver à l'amour et aboutir au crime ; il est curieux, dis-je, de voir toutes ces délicatesses empoignées par la main brutale de de Courcelles, homme de théâtre, qui va droit au but, ne considère que l'action, plaque des couleurs criardes là où le romancier avait frotté des





de Roquebrune est un drame de cape et d'épée, agrémenté de toutes sortes d'incidents dramatiques et surprenants, qui se passe au moment du retour de l'île d'Elbe. L'on y voit le grand Napoléon, on y voit surtout le grand Coquelin, très crâne, très empanaché, et qui, par l'incontestable force de son talent, mène toute la pièce.

Le (Mar)'Chand d'habits, pantomime macabre de Théophile Gautier, que Catulle Mendès, d'une main discrète et respectueuse, a adaptée au théâtre, obtient, aux Folies-Bergère, un succès mérité. Il est vrai qu'elle est interprétée par un artiste vraiment génial, le mime Séverin. Il a l'harmonie, l'éloquence et l'ampleur du geste, la mobilité de la physionomie, un égal sentiment du dramatique et du bouffon, qui lui permettent de faire, en une même minute, passer le spectateur du frisson à l'éclat de rire. Parmi les diverses attractions qui figurent au programme des Folies-Bergère, je citerai deux soi-disant jumeaux, qui atteignent l'extrême limite de la pitrerie anglaise.



Mentionnons encore, au Casino de Paris, le très curieux comique Bernardini qui, jouant une pièce à lui tout seul, donne au public l'illusion d'une troupe entière.

Faut-il parler des revues diverses qui, à la Scala, à l'Eldorado et autres lieux, exhibent de délicieuses personnes dont le costume devient à chaque saison plus succinct. Et, plus succincts sont les corsages et les jupes, plus abondants sont les spectateurs, de sorte que le devoir des directeurs est tout tracé. Ce qui dérange mes idées, surannées sans doute, c'est la patriarchale sérénité des pères de famille qui, aux matinées du jeudi ou du dimanche, conduisent à ces spec-

demi-teintes, vulgarise et met à nu ces personnages qu'une auréole enveloppait dans le livre. Ce grossissement est, paraît-il, indispensable : l'optique théâtrale a ses lois, contre lesquelles se brise le romancier téméraire qui voudrait porter sur la scène les finesses de son style, l'intime séduction de ses héros et les palpitations de leurs cœurs. On a reproché à Jane Hading d'être « factice » dans le rôle de la perverse héroïne, la baronne Ely. La faute en est-elle à l'excellente artiste qu'est Jane Hading? Ne provient-elle pas plutôt de cette impitoyable adaptation théâtrale qui supprime les nuances en rend incompréhensibles et odieux certains états d'âme que l'arrangeur transforme en deux minutes — comme par un changement à vue — tandis que l'auteur les a, dans son livre, lentement et habilement amenés en trente ou quarante pages?

La période napoléonienne devient, décidément, héroïque; les temps sont proches où quelque imitateur du grand Alexandre Dumas referra les « Trois Mousquetaires » avec quatre grenadiers à cheval de Napoléon I^{er}. Georges Ohnet, qui s'était jusqu'à présent confiné dans les drames contenus de la riche bourgeoisie, nous a donné un avant-goût de cette nouvelle veine dramatique : son *Colonel*

tacles femme, filles, garçons, sans compter la bonne et parfois la nourrice et le bébé qui, heureusement pour lui, ne comprend pas encore. Ce public de petits commerçants, de petits employés n'a donc pas conscience des impressions dangereuses que ces spectacles peuvent laisser dans l'esprit de leurs filles, qui vivent dans la gêne et viennent apprendre, en voyant ces belles femmes couvertes de diamants, qu'il y a, pour s'enrichir et être adulées, d'autres moyens que le travail honnête?

La lutte se poursuit entre les théâtres et les cafés-concerts : un nouvel élément est, en outre, survenu qui complique la situation; je veux parler de ce qu'on appelle les théâtres à côté, sans compter les divers tréteaux qui s'installent dans tous les coins de la butte montmartroise. Ce n'est, sans doute qu'un engouement, et ces minuscules scènes font, je le crois, plus de bruit que de besogne, d'autant plus que, grisés par un succès momentané, elles élèvent leurs prix au niveau de ceux des grands théâtres.

Après quelques tâtonnements le théâtre des Nouveautés a mis la main sur une pièce à succès. Le *Sursis* n'est qu'une variation sur le thème légendaire de *Champignol malgré lui*, mais une variation des plus brillantes et toute pleine d'imprévu et de désopilantes surprises. Et, en cette circonstance, se démontre, une fois de plus l'analogie du public avec l'enfant, qui, sans cesse, demande à sa grand-mère : « Raconte-moi l'histoire du Petit Poucet et de l'Ogre qui m'a tant amusé ». Le public, lui aussi, aime à ce qu'on lui raconte toujours la même histoire. Et au fond, il agit sagement, car il vaut mieux entendre une vieille bouffonnerie, habilement rajeunie et qui vous amuse, comme le *Sursis*, que de subir des élucubrations inédites qui vous dégoûtent et vous exaspèrent, telles que *Ubu, roi*. On a retrouvé avec infiniment de plaisir, dans le *Sursis*, les inénarrables ahurissements de Germain, voué aux rôles de réservistes dans l'embarras, et l'incomparable trémolo de jarrets du commandant Tarride.

Même jeu au théâtre des Variétés, où le *Truc de Séraphin*, de MM. Desvallières et Antony Mars, a brillamment réussi, grâce à sa ressemblance avec l'*Hôtel du Libre-Echange*. Décidément M. Georges Feydeau devient chef d'école; c'est flatteur pour lui, mais il doit cependant se réjouir modérément de voir avec quel sang-eue on lui emprunte ses procédés à ce point que la pièce des Variétés pourrait aussi bien s'intituler « Le Truc de Georges Feydeau ». Le public, qui n'entre point dans ces détails, s'est franchement diverti aux inextricables quiproquos de cette folie que mènent avec leur talent coutumier Baron, Brasseur, Milher, etc.

Le bal annuel organisé à l'Opéra par le Cercle militaire au profit de la Caisse de retraite des officiers de réserve et de la territoriale présentait, cette année, comme principale attraction, l'exhibition du projet de monument à élever à La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France. Ce La Tour d'Auvergne, — qui d'ailleurs était Breton et non Auvergnat, — possède déjà, à Carhaix, son monument qui, paraît-il, est insuffisant. J'en sais où sera placé celui qu'on projette et dont une minuscule maquette a été exposée à l'Opéra : je suppose que les braves officiers de réserve qui se pressaient dans le vaste édifice de M. Garnier ne s'en préoccupaient guère : ils avaient d'autres soucis, dont le plus grave était de se donner l'allure militaire, de se mouvoir avec aisance et sans raideur dans leur uniforme et de conquérir ainsi l'admiration de Mesdames leurs épouses en même temps que l'estime de leurs chefs.

LUTÉCIUS.



Les Livres

La jeunesse aura été particulièrement gâtée, en ce jour de l'an 1897. Des artistes de talent et de cœur leur ont donné d'admirables étrennes; et, par une singulière coïncidence, le même sentiment patriotique les a inspirés. *France*, œuvre commune de Montorgueil et de Job; *Jeanne d'Arc*, que Boutet de Monvel seul a raconté par la plume et le pinceau, sont assurément deux très belles œuvres auxquelles on ne doit point marchandier l'éloge. *France*, d'après M. Montorgueil, est une petite fille, née dans les grands marécages de la Gaule primitive; elle grandit lentement, à travers les siècles, témoin de cent gloires et de cent désastres; elle voit Dagobert, Saint Louis, Jeanne d'Arc, Charles VII, Henri IV, Louis XIV; son guide la laisse à Trianon, en 1789; l'auteur a voulu sans doute marquer, en s'arrêtant à cette date, qu'une autre France allait commencer. Job a conçu,

pour commenter ce voyage à travers notre histoire, une série de compositions de haute valeur, saisissantes et surtout saisissables pour les jeunes lecteurs; il a eu, en outre, la chance de trouver en MM. Charavay, Montoux et Martin, des éditeurs qui ont mis à sa disposition toutes les ingéniosités et toutes les ressources de l'impression en couleurs de la maison Charaire.

L'album de Boutet de Monvel, *Jeanne d'Arc*, plus classique d'aspect et tel que le devait faire l'antique maison Plon et Nourrit, n'en a pas moins son charme, pénétrant et touchant, qui émane d'une héroïne tout près de devenir une sainte. De sa longue collaboration au *Saint-Nicolas*, Boutet de Monvel a gardé une particulière compréhension de l'âme juvénile; il sait qu'on ne peut mieux intéresser l'enfant qu'en lui montrant sa propre image, en laquelle il se reconnaît, lui ou ses camarades. Aussi, que de gentilles et fines frimousses dans tous ces gamins moyenâgeux qui courent à travers le grand drame de la vierge de Domrémy! Combien Jeanne elle-même est jeune, gracieuse et sereine à travers ces batailles et jusque sur son bûcher de Rouen! L'enfant se retrouve, dans toutes ces figures

délicatement tracées, et le souvenir lui reste de l'image et du fait historique qu'elle représente.

Pour les enfants aussi, le très curieux volume de Lemerrier de Neuville, *les Pupaïzi noirs*. On oublie un peu trop aujourd'hui Lemerrier de Neuville qui, avec ses ombres animées, fut le précurseur du *Chat Noir*; ses procédés de silhouettes découpées, de groupes habilement perspectivés de façon à donner l'illusion des foules, tout cela, imité plus tard par Caran d'Ache, est expliqué avec une exactitude minutieuse dans le livre que vient d'éditer Charles Mendel. Des enfants intelligents et soigneux pourront, d'après ses indications, construire un théâtre, créer les personnages et jouer, soit les trois ou quatre pièces que contient le volume, soit quelque autre fantaisie que leur fourniront leurs parents ou leurs amis. Une grande abondance de planches et de dessins complètent le texte et facilitent la construction du théâtre et des ombres imaginées par l'auteur.

Si le jour de l'an nous apporte des images pour les petits et les moyens enfants, il en fournit aussi aux grands. Albert Guillaume, édité par Simonin Empis, leur donne : *Y a des Dames !* Et quelles drôles de petites dames ! Quelles affriolantes frimousses, et de quel trait de plume spirituel l'artiste indique leurs petits nez insolents, leurs cambrures dépravées et leurs inconscients dévêtements.

Plus grave — si l'on peut, en cet ordre d'idées, parler de gravité — est l'album *Femme de théâtre*, de Ferdinand Bac. Il y a, dans son œuvre, frivole en apparence, une note d'observation et de philosophie sceptique qui nous ramène à Gavarni. J'ajouterai que Bac a créé un type de femme élégante et perverse — mais non franchement débauchée — amalgame de divers modèles de mondaines connues — et que copient à leur tour celles qui lui ont fourni les éléments du personnel qui peuple ses aquarelles. Yvette Guilbert a écrit, pour servir d'introduction à cet album, un curieux prologue où, sans aucune prétention psychologique, elle dépeint la femme de théâtre d'aujourd'hui comme le modèle des vertus bourgeoises... ce en quoi la plume de la divette-préfacière n'est pas précisément d'accord avec le pinceau de son illustrateur.

M. Henri Boutet, un de nos collaborateurs artistiques dont nos lecteurs ont pu apprécier un exquis pastel publié dans notre numéro des Cafés-Concerts, vient de publier, chez Ollendorf, un album de lithographies teintées intitulé : *Autour d'Elles*. Elles, ce sont ces petites femmes, adorables diables roses, qui vous grignotent comme des souris et vous griffent comme des chattes. Henri Boutet s'est surtout appliqué à rendre les attitudes et les mouvements de la femme qui ne se sent pas observée, qui ne pose pas, et, dans ce sens, ses dessins contiennent de vraies trouvailles. L'exécution très soignée de cet album fait honneur à l'éditeur du goût que s'est toujours montré Paul Ollendorf.

Il est vraiment intéressant de voir comment la période du Second Empire peut être racontée et décrite par des gens qui ne l'ont pas vue et qui reconstituent uniquement au moyen de documents, à vingt-cinq ans de distance, une époque dont les contemporains sont encore nombreux et assez lucides pour renseigner les anecdotiers que leur jeunesse a préservés du joug de ce souverain débonnaire que fut Napoléon III, travesti en tyran sanguinaire et dissolu par les pamphlets des brasseries et surtout par les malignités des salons de l'opposition. C'est malheureusement à cette dernière source que M. Henri Bouchot me paraît avoir puisé pour rédiger son livre. Sans doute il a assez d'esprit pour ne pas nous parler de la fameuse « corruption impériale » ; mais il laisse entendre qu'on s'amusait beaucoup trop sous l'Empire. Nous en avons singulièrement rappelé depuis ; de là, peut-être, un sentiment de jalousie ; s'il fût né vingt ans plus tôt, M. Henri Bouchot, doué d'une riche na-

ture, eût largement profité des mœurs aimables de cette période. Le volume contient de curieuses reproductions d'après des photographies de l'époque : elles ne donnent, il faut bien le reconnaître qu'une idée très imparfaite des « élégances » que décrit l'auteur.

Dans ce présent recueil, qui a consacré récemment un fascicule entier aux Lycées de garçons et de filles, il convient de signaler une œuvre considérable de notre collaborateur Léo Claretie : *L'Université moderne*. C'est assurément le travail le plus complet et le plus intéressant qui ait été publié sur la matière. L'auteur, ancien élève de l'Ecole normale, aime cette Université, cette *alma parens*, qui a charge des âmes et des intelligences des jeunes Français. Il montre les persévérants efforts des maîtres vers le mieux, les mille ressources de la pédagogie moderne pour égayer le travail en améliorant les conditions matérielles de la vie scolaire. Le volume de Léo Claretie, un ouvrage de grand luxe, édité avec un soin extrême par Charles Delagrave, contient soixante-cinq compositions, dont un certain nombre en taille-douce, dessinées par Geoffroy, un peintre qui connaît admirablement l'enfance.

Le grand attrait de *La Chasse en France*, le nouveau livre de Charles Diguët, c'est d'être une œuvre personnelle, dénuée de pédanterie, mais pleine de savoir, où l'on sent à chaque ligne l'âme vraie du chasseur, amoureux du grand air, friand de surprises, acceptant avec une humeur égale les rayons torrides de la canicule et les pluies pénétrantes de l'automne ; et quelle abondance d'observations personnelles, quelle sagacité dans la connaissance du gibier, de ses ruses, de ses mœurs ! Sous sa forme humoristique, l'œuvre de M. Charles Diguët constitue le parfait manuel du chasseur, c'est ce qu'on appelle un livre de fond. Gélibert, Didier, Gridel, Malher, bons cynégètes eux aussi, ont apporté à l'auteur le concours de leur crayon. Cette publication fait honneur à la librairie Furne et Jouvett, qui l'a éditée avec un soin et un luxe dignes d'éloges.

Jules Verne ne se lasse pas et ne lasse pas : son public même s'élargit, car les gamins qui le lisaient avec ardeur il y a vingt ans lui sont restés fidèles dans l'âge mûr et lui constituent une solide clientèle. *Face au Drapeau* nous décrit l'existence d'un inventeur méconnu, existence où le patriotisme finit par triompher de la haine et des colères accumulées. *Clovis Dardentor* est conçu dans un esprit beaucoup moins sévère. On y voit les aventures mirifiques d'une sorte de Tartarin à travers l'Algérie. C'est un livre de haut comique où cependant, comme dans toutes les œuvres de Jules Verne, on trouve beaucoup à apprendre.

Le numéro de décembre des *Maîtres de l'Affiche* inaugure brillamment la seconde année de cette publication, en offrant comme prime aux abonnés un ravissant dessin aux trois crayons, par Chéret. A noter, dans ce fascicule : les *Fêtes de Paris*, de Grasset ; l'*Exposition du Cycle*, de Forain, et une très curieuse affiche américaine, de William Bradley.

Le *Tout-Paris*, annuaire de la société parisienne, vient de faire paraître son édition de 1897.

C'est un service que de signaler cet élégant et très utile ouvrage qui publie les noms et adresses de 30,000 personnes appartenant à l'aristocratie, à la colonie étrangère, à la haute bourgeoisie, en un mot au monde politique, artistique et littéraire.

Ces renseignements, classés par noms et par rues, sont suivis d'un dictionnaire des pseudonymes, fort intéressant, des plans des théâtres, etc. Le tout forme un beau volume de 800 pages, relié, du prix de 12 francs. A. La Fare, éditeur, 55, Chaussée-d'Antin.



Toutes les personnes soigneuses de leur beauté font un usage journalier de la Crème Simon, le meilleur des cold-cream, qui seule embellit la peau, la préserve des gerçures, des boutons et des rides. N'accepter aucune des imitations avec lesquelles on n'arrive pas au même résultat ; exiger la marque de fabrique et la signature J. Simon, 13, rue de la Grange-Batelière, Paris, auquel on peut adresser sa commande.

Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 30 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 51, 3 h. 40, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 7 h. 48 et 8 h. 57 du matin, 1 h. 01, 6 h. 04 et minuit 15. Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 48 du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 h. 1/2

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir. Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 6 h. 10 du soir. Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 8 et 6 h. 54 du soir.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro Illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège, ainsi que les reproductions des illustrations, lesquelles sont sa propriété exclusive.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

SERVICE DE LUXE

Depuis le 3 novembre, le train de luxe Méditerranée-Express est remis en marche entre Paris et Vintimille et vice-versa.

Le Méditerranée-Express part de Paris-Nord tous les mardis et samedis à 4 h. 8 après midi, et de la gare de Lyon à 5 h. 30.

Arrivée à Marseille les mercredis et dimanches à 6 h. 44 du matin, à Cannes à 10 h. 19, à Nice à 11 h., à Montenotte à 11 h. 43, et à Menton à midi.

Le retour du train de luxe a lieu de Vintimille les jeudis et lundis à midi, Arrivée à Paris-P.-L.-M. le lendemain à 7 h. 5 matin, et à Paris-Nord à 8 h. 4. Un autre train de luxe circulera tous les jours, à partir du 10 janvier prochain, entre Marseille-Nice et vice-versa. Il sera composé exclusivement de wagons-salons et restaurant.

D'autre part, les services quotidiens de grandes voitures-lits à boggies seront repris comme les années précédentes, soit :

1° Tous les jours par le rapide de 7 h. 25 de la gare de Lyon ;
2° Tous les jours, depuis le 3 novembre, par le rapide de 7 h. 44 de la gare du Nord, et 8 h. 45 de la gare de Lyon. Retour de Vintimille, respectivement, par les rapides n° 10 et n° 24.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets de famille, de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 20 % à 40 %, sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la



MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

ENFANTS, dit un jour ma mère, je vous ai donné la vie, j'ai protégé vos premiers pas; mais vous grandissez, et ma coquille devient trop étroite pour vous contenir; l'heure est venue de nous séparer. Cherchez une demeure dans le chenal de ce bassin. Fixez-vous aux bancs où vivent vos aïeules. Vous y boirez à votre envie une eau fraîche et nourrissante. Allez, mes chéries... Que les flots vous soient propices...

Très troublée, elle entr'ouvrit son manteau de nacre et, nous ayant disséminées au dehors, elle s'y enveloppa de nouveau pour nous cacher ses larmes de perles.

Autour de nous régnait le silence. Une lumière diffuse, répandue au travers des eaux, nous parvenait seulement; des brumes opaques arrêtaient bientôt le regard et, dans cette ombre, se détachaient en ombres plus épaisses, des plantes longues et souples. Sur le sol vaseux par places, rocheux plus loin, s'étendaient des bancs d'huîtres. Les très vieilles étaient énormes, bossues, amoncelées sous un tapis de mousses. De temps à autre, un rouget ou un royan, monstres aux écailles roses ou aux reflets d'argent, jetaient un éclat et glissaient comme une apparition entre les algues qui tremblaient. Puis le calme s'appesantissait aussi lourd que la masse des eaux.

Longtemps nous restâmes immobiles, étonnées comme de petites huîtres qui n'avaient jamais vu le monde. Notre curiosité satisfaite, il fallut bien prendre un parti.

« Mes amies, dis-je à mes sœurs, que prétendez-vous faire? L'eau est obscure par ces grands fonds... Si nous montions vers des régions plus lumineuses? »

— Rappelons-nous les conseils maternels! Voyez tout près, nos vénérables aïeules. On serait bien en leur compagnie. »

Et sans discourir davantage, les plus nonchalantes, doucement, se laissèrent descendre.

Très écoutée d'habitude, très aimée aussi, j'eus le cœur gros de leur défection. Mais cette blessure n'abattit pas mon courage. Je me montrai persuasive, j'enflamai les intrépides, je ramenai les indécises. D'un commun accord nous nous abandonnâmes au courant. J'eus beaucoup d'inquiétudes pendant cet exode. Ce n'est pas en vain que l'on a charge d'huîtres. Combien de temps dura notre voyage? Mon inexpérience m'empêcha de m'en rendre compte. En revanche, je n'oublierai jamais mon ravissement quand une magique clarté pénétra jusqu'à nous à travers une eau devenue transparente. Je regardai mes compagnes, elles me parurent radieuses. Elles voguaient dans une onde miroitante qui semblait bercer mollement leur fatigue. Alors je sondai les pro-

fondeurs noires où allaient croupir les timorées, et, fière de mon initiative, je montai vers la source de toute lumière.

D'abord j'éprouvai un éblouissement. Au-dessus des eaux s'étendait un voile, d'azur comme la mer. A gauche brillait un globe étincelant dont j'eus grand-peine à supporter l'éclat. Il semblait que l'ombre se fût dissipée par miracle ou que mes yeux se fussent tout à coup dessillés. Rien n'arrêtait mes regards; leur portée était immense, leur pénétration sans limite. En même temps, mon être, en proie à un sentiment étrange, vibrat et participait au mouvement de la nature. C'était un ébranlement voluptueux, une extase ineffable, une communion de mes sens avec des forces ignorées. C'était le bruit qui se révélait à moi tour à tour, grave ou aigu. C'était la symphonie des lames frôlant les lames, des baisers du vent à l'écume de la mer. En dépit de mon désir, je dus fermer mes valves, je me sentais mal à l'aise. J'ai su depuis que j'avais reçu un coup de soleil. Peut-être aussi mes efforts pour remonter à la surface des eaux avaient-ils dépassé la mesure; j'étais une petite huître surmenée. Que m'arriva-t-il? Eus-je une syncope, un simple sommeil d'enfant?

En revenant à moi, je me trouvai dans une ombre douce comme celle des grands fonds, mais transparente et légère. Au-dessus de ma tête scintillaient de petits soleils sans chaleur, aussi nombreux que les huîtres de nos bancs. Ils jetaient des clartés mystérieuses et semaient des perles de rosée sur une plaine d'algues où la marée qui se retirait m'avait abandonnée. Maintenant les étoiles s'enfuyaient, se fondaient une à une dans une aube grise, bientôt rose, d'un rose délicat et fin comme les irisations de la nacre. Puis, l'Orient s'empourpra, devint d'une couleur vibrante. C'était la résurrection du jour que j'avais vu mourir la veille; mais, avec l'aube, le retour du soleil, cet ennemi de ma race. Il se montra tout rouge, énorme au-dessus de l'horizon. Quand il l'eut dépassé, il se rapetissa et, mystère étrange, sa chaleur et son éclat augmentaient à mesure que je le voyais décroître. Enfin, il embrasa la voûte bleue où il allait et la surface des eaux qui le reflétaient. A sa vue, au souvenir de mon évanouissement, j'éprouvai une angoisse. M'étais-je aventurée trop loin? Dans mon inquiétude, je voulus rallier mes sœurs. Hélas! je les cherchai en vain! S'étaient-elles perdues? Les avais-je conduites à la mort?... Malgré le soleil, j'ouvris ma coquille: « Mes amies..., où êtes-vous?... Répondez!... »

Sur une mince nappe d'eau qui depuis un instant baignait la plaine, je vis un léger remous et distinguai une petite compagnie d'huîtres. Espoir déçu: elles n'étaient pas mes sœurs.

Elles-mêmes marquèrent quelque surprise en me voyant :
« C'est une huître des grands fonds, une vraie *gravette* ! »
Et s'inclinant avec déférence : « Bonjour, Mademoiselle. »
Touchée de cette politesse, je répondis, les larmes dans la voix : « Oh ! Mesdemoiselles, votre gracieux salut vous soit rendu ! Secourez une étrangère !... Où suis-je, par pitié ! »

J'avais sans doute un certain air gauche, un accent comique, car elles se mirent à rire comme des petites folles.

« Vous êtes dans le bassin d'Arcachon, votre lieu de naissance ! Mais vous avez quitté les bancs des huîtres sauvages, vous êtes venue à la surface des eaux et le flot vous a jetée sur les parcs des huîtres affinées par la civilisation. Nous avons entendu vos cris, et nous sommes venues.

— Comment reconnaitrai-je jamais votre générosité !

— Ne parlons pas de générosité, reprit une personne de cœur. Entre nous, il est de tradition de s'aider. Maintenant, ne perdons pas en bavardage un temps précieux. La marée baisse ; dans quelques heures il n'y aura plus une goutte d'eau sur ces algues. Rester ici par cette journée de mai serait courir péril de mort. Suivez-nous si le cœur vous en dit. »

Soudain nous aperçûmes un château bâti en tuiles courbes entre-croisées, un rang en long, un rang en large, traversé par une eau limpide. Des lichens le voilaient et y entrenaient un demi-jour paisible.

« Accrochez-vous à cette *ruche*, me dirent mes amies. Ici, que le soleil brille ou que la marée baisse, vous êtes en sûreté. Reposez-vous, nous aurons bien le temps de causer. »

A l'exemple de mes compagnes, je me laissai descendre. Tant d'émotions et aussi ce changement de vie manquèrent m'être fatals ; je tombai gravement malade. D'abord, on craignit pour ma raison ; puis je souffris d'une anémie cérébrale. Ma vigueur d'huître sauvage triompha du mal.

Dès que je fus guérie, j'entrai en relation avec les humains, j'appris leur langage et parvins enfin à distinguer les sexes. J'y eus bien du mal, car, sauf la différence du visage, de la voix, de la taille et de la coiffure, parqueurs et parqueuses portant un costume identique, faisaient voler l'aviron avec la même énergie, venaient ensemble à marée basse et repartaient ensemble au retour du flot. Je brûlais de les mieux connaître, mais sans doute nos *ruches* ne réclamaient pas leurs soins journaliers, car ils s'y arrêtaient à peine. Entre temps, j'appris le cours des saisons, un peu d'histoire et de géographie. Le bassin d'Arcachon était un fils de l'Océan. Notre race y pullulait, si bien que les hommes, après avoir joui de l'œuvre de la nature, s'étaient résolus à l'aider. Depuis soixante ans, les terres sablonneuses qui découvraient à marée basse s'étaient transformées en une suite de parcs où l'on nous recueillait toutes jeunes et où l'on nous élevait. D'abord on les avait réservés aux inscrits maritimes, ces jeunes hommes que réclament les grands navires de l'Etat. Puis, des gens riches étaient venus et avaient affermé les parcs de premier ordre situés le long du chenal ; les nécessiteux avaient dû se contenter des terres plus hautes, longtemps asséchées, moins favorables à notre élevage. Quant à moi, j'appartenais à un jeune ménage d'Andernos. S'il ne paraissait guère fortuné, il semblait gentil, travailleur, amoureux.

Trois mois s'étaient écoulés depuis notre venue. Nous avions pris la forme d'huîtres parfaites, larges d'un demi-centimètre. Une nuit, quelques-unes d'entre nous se plaignirent. Elles se sentaient engluées, enve-
loppées dans une sorte de poix visqueuse ; elles étouffaient. Le mal se généralisa ; fortes ou faibles, toutes étaient frappées. Nous risquions de mourir d'inanition quand, à marée basse, un bateau accosta notre *ruche*. Nos maîtres en descendirent.

La jeune femme était charmante avec sa capeline qui emboîlait son frais visage, sa chemise d'indienne et son pantalon de toile relevé au-dessus du genou et laissant à découvert ses jambes nues. Vingt ans à peine, un sourire gai, un air heureux.

Lui, me parut un beau gars avec ses cheveux fauves, ses yeux bleus un peu durs. Tous deux portaient aux pieds de larges patins de bois qui leur permettaient de marcher sur la vase. Ils soulevèrent les huîtres où nous étions accrochées et les examinèrent.

« La *tripe* est épaisse..., le moment est venu de l'enlever. »

— Nous commencerons demain », répondit-elle.

Ils firent comme ils l'avaient annoncé, démolirent brique par brique notre *ruche* et, s'aidant d'une brosse, nous débarrassèrent de la *tripe*, ce parasite qui engluait nos coquilles. L'opération terminée, notre château fut reconstruit sur le même plan. Au retour de la marée, les parqueurs remontèrent dans leur barque, s'embrassèrent avant de reprendre les avirons, et nage, la pinasse vola sur l'eau. Le joli marin que ma chère maîtresse !

Depuis quelque temps le soleil nous mesurait la lumière. Parfois, nous recevions des eaux fades qui tombaient du ciel goutte à goutte, au lieu de se précipiter comme les flots de la mer. L'hiver s'écoulait, l'hiver aux brises glacées et aux journées courtes. Un matin, nos parqueurs accostèrent la *ruche*. J'eus peine à reconnaître le couple qui nous avait débarrassées de la *tripe* en août précédent. La petite femme ne riait plus. Elle avait le visage violacé ; son haleine se condensait, quand elle soufflait sur ses doigts gourds. Tous deux, vêtus de laine, portaient des bottes de cuir, montant jusqu'à mi-jambe.

« Je grelotte, fit-elle.

— Vivre dans l'eau par le vent, par le froid !... A chasser le canard sauvage, nous aurions plus de profit et moins de peine.

— Il faudrait des filets !... Tu sais ce qu'ils coûtent !... Parqueurs nous sommes, parqueurs nous devons rester... Les choses s'arrangeront peut-être... Nos pères vendaient les huîtres trente-cinq francs le mille, et aujourd'hui elles n'en valent pas quinze ! Devine quel prix Guillaume a trouvé de ses petites ?... Cinq francs le mille, pas un centime de plus ! Ce n'est pas étonnant, continua-t-il avec aigreur, tout le monde a son parc maintenant ; il n'y a plus de privilège !... Dire que la *ruche* voisine appartient à un charcutier de Bordeaux !... Aussi elle est jolie, sa *ruche* !... Et bien tenue !...

— Récriminer ne sert à rien. La lune de Mars a paru, la semence de cette *ruche* est belle, nous la *détroquerons* la première. »

Alors il prit une à une les tuiles où nous étions fixées et les tendit à sa femme. Avec mille précautions elle nous posait dans le bateau. Quels étaient leurs projets ? J'essayai d'interroger mes voisines, mais je n'eus pas ouvert mes valves que je compris mon imprudence : je venais de perdre une partie de mon eau ! Quel serait mon sort si je me mettais à sec ?

Nous avançons à force de rame. Placée au-dessus du bordage, je ne perdais pas un détail du paysage aperçu de loin lors de ma première pérégrination. Sur la droite, la vieille église

d'Andernos, devinée pauvre malgré son manteau blanc, berçait au son d'une cloche le dernier sommeil des parqueurs ensevelis à son ombre. Elle était seule au milieu du champ des morts ; mais à sa suite, ainsi que des brebis derrière leur berger, s'allongeaient les maisons des vivants, couvertes de tuiles. Les filets, les engins de pêche, les canots et les pinasses noirs ou gris, bleus ou verts, surmontés de leurs voiles semblables à des ailes de mouettes ou tirés sur le sable en attendant le flot, s'égrénaient le long de la berge. Et partout, fermant l'horizon et venues au ras de l'eau, des forêts de pins, au fût droit d'un violet doux, au feuillage

sombre, se déroulaient autour du bassin écumeux comme un diadème de verdure sur une chevelure blanche.

Arrivée à petite distance du rivage, je vis s'avancer un crabe gigantesque, de forme inconnue, traînant un bateau roulant.

« Accoste à bâbord », dit notre jeune maîtresse au conducteur.

Et l'on nous transborda. Ensuite on excita le monstre. Quelles secousses, quels chocs ! Je n'étais pas seule à souffrir ; j'entendais à travers les coquilles des soupirs étouffés, mais, à mon exemple, mes compagnes se turent. Le silence était la



condition première de notre salut. Qu'il est pénible d'être esclave de sa provision d'eau !

La charrette s'était enfin arrêtée devant une maison de parquer, basse, avec une seule porte et une seule fenêtre ; la vaisselle du ménage, placée au dehors, sur un grossier bâti, était confiée à la bonne foi des voisins. Au bruit, une vieille femme parut sur le seuil et vint nous regarder. Elle parut satisfaite, son visage s'éclaira : « Les *détroqueuses* vous attendent ».

Comme elle parlait, des jeunes filles sortirent de la maison, un panier au bras, un couteau à la main. Alors introduisant le fer entre la tuile et la couche de chaux dont elle était enduite et sur laquelle nous étions fixées, elles nous détachèrent et nous posèrent dans leurs paniers. Quand mon tour fut venu d'être *détroquée*, je frissonnai. Cet outil brillant, affilé, n'endommagerait-il pas ma coquille ! Serais-je blessée, défigurée !... J'échappai à cet accident et me trouvai bientôt parmi une multitude inconnue. On jeta des huîtres sur moi comme on m'avait jetée sur d'autres huîtres, sans égard pour notre liberté ou nos sentiments. A des secousses capables de nous briser, je compris qu'on nous avait remises en charrette. Puis, les saccades cessèrent, j'entendis un clapotis d'heureux augure, on nous avait rapportées dans le bateau, nous reprenions le chemin des parcs.

Enfin je sentis une fraîcheur délicieuse, j'entr'ouvris mes valves et fus aussitôt baignée par une eau exquise. Pourtant j'avais changé de résidence. Nous n'étions plus dans ces châteaux où nous avaient conduites notre plein gré, mais dans des boîtes rectangulaires, fermées par une toile métallique où l'eau pénétrait sans que nous fussions exposées au caprice du courant. C'était une prison, mais aussi une citadelle dont les remparts bravaient les assauts des crabes rusés.

On appelait *ambulances* nos forteresses treillagées, et jamais nom mieux choisi, car, à dater du jour où nous les habitâmes, nous devînmes l'objet de soins assidus. Quelque temps qu'il fit, nos parqueurs venaient nous *brasser* afin que chacune de nous eût une même quantité d'eau et qu'une parfaite égalité de condition rendit notre croissance uniforme. Aussi, quatre mois plus tard, on dut doubler les ambulances, c'est-à-dire retourner les couvercles et nous y déposer par moitié. D'ailleurs nous étions d'assez grandes personnes pour nous refermer à temps devant un ennemi ; nos coquilles étaient assez dures pour défier ses pincettes. Nous avions dix mois et je mesurais déjà trois centimètres de diamètre. Après nous avoir longuement considérées, nos maîtres nous déclarèrent dignes de la *claire*.

La *claire* était l'habitation des huîtres adultes, la *ruche* et l'*ambulance* constituant plutôt nos maisons d'éducation primaire. C'était une succession de bassins très plats, sur fond de sable, entourés de digues d'argile mélangée de varech. Nous y étions libres. A chaque marée, les parqueurs venaient inspecter les berges, étancher les fuites d'eau, consolider les remparts de roseaux destinés à éloigner le poisson blanc, nous remuer avec des rateaux, afin que notre coquille, bien posée sur le sol, s'arrondit, s'aplatit, se dentelât, prit une forme parfaite.

Pendant les neuf mois passés dans la *claire*, j'observai à loisir et compléai mon éducation. Nos maîtres parlaient sans défiance sur les berges des parcs. Le mari querellait parfois. Il était devenu soucieux et embrassait beaucoup moins sa jeune femme. Il comparait avec amertume son sort à celui des paysans. Elle, toujours gentille et courageuse, lui parlait raison et s'efforçait de lui rendre du cœur.

La terre était-elle vraiment plus généreuse que la mer ? Leur travail se bornait à se rendre chaque jour au parc et à y demeurer quelques heures. Puis, ils avaient leur temps libre, elle pour soigner les enfants, faire le ménage ; lui, pour promener les étrangers et entretenir leurs bateaux. Le prix des huîtres avait bien baissé, la concurrence et les intermédiaires en étaient cause. Mais au lieu de deux cents huîtres par tuile, ils en levaient quatre à cinq cents depuis que les parcs étaient plus nombreux. Et comme les hommes ne pouvaient suffire à ce surcroît de travail, les femmes, les filles avaient appris le métier. Elle pouvait l'accompagner toujours, l'aider comme un homme et l'aimer comme une femme. De quoi se plaignait-il ? La maison était-elle mal tenue ? Avec de l'économie, de l'ordre, du courage au travail, ils défiaient la misère. Tandis que les paysans, levés avant l'aurore, couchés après la nuit, soumis au dur labeur du fanage, de la moisson et du dépiquage, réveillés chaque nuit pour distribuer la pâture aux bœufs de travail, victimes de la grêle, de l'excès de pluie ou de chaleur, écrasés d'impôts, n'avaient même pas une heure de loisir.

Un jour pourtant, une grande dispute s'éleva. Il s'était attardé au cabaret et elle le grondait, la voix un peu irritée.

« Que veux-tu ? dit-il en manière d'excuse, quand on a des chagrins, faut se distraire. — Se distraire ?... Quels chagrins ? — Nous avons travaillé une année pour gagner sept cents francs à peine, dit-il. Sais-tu ce que les parqueurs de Marennes vont tirer de nos huîtres ? Dix fois plus que nous. Et d'autres gagneront encore sur eux ! Est-ce supportable, cela ! — Et comme le pain est cher, il faut que tu boives !... J'ai eu bien

tort de me marier ! s'écria-t-elle, emportée par la colère. J'aurais dû suivre l'exemple des filles des Landes. Elles se mettent au service des étrangers, font fortune au lieu de traîner la misère, ne s'embarrassent pas de maris paresseux et vont manger à Paris ces huîtres que nous élevons si péniblement. »

A ces paroles, il eut un geste terrible, saisit un de ses patins et s'avança vers elle : « Répète un peu !... »

Elle crut qu'il allait l'assommer et poussa un cri strident



auquel répondit un vagissement d'enfant qui s'éveillait dans la barque où sa mère l'avait laissé. La main s'ouvrit, le lourd patin tomba. L'homme n'avancait plus, un attendrissement l'envahissait.

« Maria !... Les femmes d'Andernos valent mieux que leurs hommes... c'est connu... Elles sont honnêtes, vaillantes... Mais ne parle jamais des étrangers et ne regrette pas le sort des filles au teint blanc que ne brunit plus la brise de mer... Injurie-moi, frappe-moi plutôt. »

Elle fut touchée de son émotion, lui sut presque gré de sa brutalité. Elle aimait sa haine pour ces étrangers qui, à prix d'argent, enlevaient les jolies Landaises ; elle était fière qu'il préférât sa beauté rustique à celle des péronnelles qui venaient faire tapage avec leurs toilettes et leur mine effrontée. Alors, sans rien répondre, accordant le plus doux des pardons, elle prit l'enfant en pleurs et, assise sur le bordage de la pinasse, les pieds dans l'eau, elle l'allaita.

A cette époque, j'eus pour la première fois de pénibles révélations sur mes fins dernières. Malgré l'émotion que m'avait causé la querelle de mes maîtres, j'avais retenu ces mots terribles : « Les mauvaises femmes mangent les huîtres que nous cultivons ». C'était pour ce crime sans doute qu'elles étaient réputées mauvaises ; mais, Dieu merci, la majorité des femmes était bonne, j'en avais la preuve. Périr sous les dents humaines était un accident auquel on avait bien des chances d'échapper. Et, là-dessus, j'aurais philosophé en pure perte si, peu de jours après, mes dernières espérances ne s'étaient évanouies.

Conduit par nos parqueurs, un jeune couple débarqua sur les berges de la *claire*. C'étaient des Parisiens. Ils écoutèrent les explications que leur donna notre jeune maîtresse et nous regardèrent avec un air de convoitise vraiment inquiétant.

« Avez-vous faim, Elisabeth ? dit-il. Voulez-vous qu'on vous apporte des huîtres ? »

— Je préfère les choisir moi-même dans les *claires* et bar-

botter comme un collégien, répliqua-t-elle en riant aux éclats. Je n'ai pas abdiqué tout un jour les grâces et les charmes de mon sexe pour manger des huitres en bateau ! »

Et elle montrait d'un air radieux ses pantalons bleu de ciel, sa chemisette rose, son costume de parqueuse élégante revêtu pour la circonstance.

« Que dirait grand'mère en me voyant ainsi vêtue, elle qui ne s'endormirait pas satisfaite si elle n'avait lancé quelque anathème contre ces pauvres *cyclewomen* ! »

Ils s'avancèrent ; elle, les pieds nus, blancs comme l'ivoire, un éclair de joie illuminant son visage ; lui, d'une suprême correction, mais plus douillet que sa femme et chaussé des lourdes bottes portées par les parqueurs en hiver. Ils cheminèrent sur la berge et arrivèrent dans la *claire* où je vivais. Munis d'un râteau, ils nous retournaient, choisissaient les plus belles d'entre nous, les ouvraient avec un couteau, les portaient à leur bouche comme pour les baisser, puis rejetaient la coquille avec un geste dédaigneux. Que faisaient-ils de l'huitre, grand Dieu ?... Ils la mangeaient vivante !... Et la Société protectrice des animaux ne s'indignait pas, ne bougeait pas !...

« Comment trouvez-vous nos huitres, Madame la Comtesse ? » fit d'un air respectueux notre jeune maîtresse.

Madame la Comtesse !... C'était donc une bonne et honnête femme !... Les honnêtes femmes nous mangeaient aussi !

« Délicieuses, ma petite, répondit sans rougir l'abominable créature. Jamais je n'ai goûté des huitres aussi savoureuses. Tu m'en expédieras à Paris l'hiver prochain.

— Au carême, nous en enverrons une bourriche à Monseigneur », ajouta le mari.

Nous dévorer, nous trouver savoureuses, s'entourer de complices, tenter un évêque !... Cette comtesse ostréophage, cette goule affamée de notre chair, me faisait horreur. Je refermai ma coquille pour ne plus la voir, elle m'épouvantait. Enfin elle s'éloigna.

Dans ses explications, ma maîtresse avait parlé d'un parc situé hors du bassin d'Arcachon, où l'on projetait de nous envoyer pour verdier et engraisser. Qu'on nous enlevât notre couleur originelle, qu'on nous rendit épaisses et lourdes, qu'on ajoutât ce crime contre le bon goût à tant d'autres crimes, rien ne me surprenait plus ! Mais à partir de cette époque, je n'eus qu'un souci, rester maigre pour vivre. Au lieu d'ouvrir nuit et jour ma coquille au bon courant, je me condamnai à une diète sévère, je jeûnai un jour sur deux.

Je n'en subis pas moins le sort commun et partis un beau matin pour Marennes, emballée dans un grand panier. Du voyage, je ne dirai rien, car j'étais trop profondément ensevelie pour distinguer autre chose qu'une odeur mauvaise et souffrir des trépidations, plus désagréables encore que celles occasionnées par la charrette. Les bassins de Marennes étaient beaux, très couverts, bien faits pour développer notre embonpoint. Pourtant, sans les parcs d'Arcachon, ils eussent été inutiles, aucune de nous n'ayant jamais daigné y reproduire.

J'eus beaucoup de peine à tenir la résolution austère que j'avais prise : l'eau était si douce, si bonne, si parfumée ! Mais il y allait de la vie ! Malgré les exigences d'un estomac parfait,

j'arrivai cependant à ne pas dépasser une taille moyenne, je n'attirai pas le regard. J'espérais, de mon extrême modestie, le salut ou du moins une prolongation d'existence. Illusion ! je fus devinée, choisie, vendue. J'arrivai à Paris sous un faux nom et fus mise en étalage devant un restaurant en vogue. Au-dessus de moi, un ciel enfumé ; au-dessous, une boue corrompue ; dans l'air, un bruit assourdissant ; partout, une odeur écœurante. Je souffrais... j'étouffais... je perdais mon eau... Un Monsieur passa, et s'adressant à une dame frisée, fardée, pomponnée :

« Avez-vous de bonnes huitres, Madame ? — Oui, Monsieur. Des Marennes. Elles sont fort belles, cette année. » Et elle découvrit notre bourriche. « Mais ce sont des huitres d'Arcachon ? — Plus souvent ! je ne tiens pas cette sorte. Bon pour les marchands de vin des boulevards extérieurs. — Combien la douzaine ? — Trois francs, les Marennes. »

A ces mots, oubliant mes propres douleurs, je pensai à ma chère petite maîtresse, la parqueuse d'Andernos. Elle nous avait donné trois ans sa vie et elle nous avait cédées à quinze francs le mille ! Il avait suffi de nous farder de vert, de nous mettre en pension à Marennes pendant quelques mois, de dénaturer notre état civil, de tromper sur notre provenance, pour nous vendre vingt fois plus cher. Pauvre petite parqueuse ! De-

puis que j'avais connu d'autres femmes, mon estime pour elle s'était jointe à mon affection. Elle était bonne, tendre, vaillante femme, excellente mère. Quel contraste entre elle et cette marchande impudente et menteuse ! Celle-là savait que nous étions des huitres d'Arcachon, et elle trompait, et elle contribuait pour une large part au vol légal organisé contre notre chère maîtresse. Elle était une des trois ou quatre araignées géantes qui se gavaient du sang d'une mouche.

Soudain je sentis une douleur atroce, quelque chose d'effroyable et de cruel qui me disloquait toute. Ma coquille avait été forcée, j'étais ouverte, la moitié de mon écaille était tombée sur le sol avec un bruit sec. On vient de me poser dans une assiette avec huit ou dix autres martyres, et un gros garçon chauve nous apporte pompeusement dans une salle éblouissante de lumière. Ah ! comme je souffrais !... comme j'avais peur... A peine trouvai-je la force de regarder... Autour d'une table étaient assis des hommes tout de noir habillés, avec un peu de blanc sur la poitrine et autour du cou ; à leurs côtés, des femmes extraordinairement parées. Était-ce une dernière classe de l'humanité après la marchande d'huitres ?

« Bartet a été divine, ce soir. — Vous trouvez, mon cher ? — C'est sa note unique, on s'en fatiguera. — Bah ! ne songeons pas à l'avenir. — D'autant mieux que le présent est fort appétissant... Les belles Marennes ! »

Avec quel air ces gens nous regardaient ! Ils nous dévoraient des yeux... Qu'allais-je devenir ?... Mes compagnes étaient mangées... Une horrible douleur... des grains de feu tombèrent sur ma chair... un acide la corrodait... Je fus déchirée... piquée... meurtrie... Ce jour-là même j'accomplissais mes trois ans... O les grands fonds tapissés d'algues !...

JANE DIEULAFOY.

(Illustrations de Lafon.)



E.-A. PIOT



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction].

Copyright 1896 by Bussod, Valadon & Co.

LES ROSES

Ayuntamiento de Madrid



LE BALLET DES ARDENTS (MINIATURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE).

BALS MASQUÉS

L'USAGE des danses masquées est vieux comme le monde, et se rencontre dans tous les pays, chez tous les peuples; de tout temps et partout, l'homme a pris plaisir à déguiser sa figure naturelle d'une façon plaisante, horrible ou fantastique, en certaines fêtes, et à danser ainsi. Les sauvages de l'Afrique eux-mêmes semblent éprouver le besoin de se faire plus laids qu'ils ne sont.

En Grèce, dans certaines processions, l'on se déguisait en Faunes, en Satyres, par exemple; à Rome, l'usage du déguisement se développa rapidement, non plus seulement dans un but purement religieux et hiératique, mais comme amusement, et, avec les Saturnales, les Romains créèrent le Carnaval. Lorsque vint l'Empire, l'influence des mœurs orientales établit en reines les fêtes masquées et déguisées; certaines sont demeurées célèbres, telle que celle donnée par Messaline en l'honneur de son mariage avec Silius, du vivant même de Claude, son mari. Mais jamais cet amusement n'eut l'approbation des vieux Romains, qui trouvaient indigne d'un homme de se caricaturer ainsi; nous verrons la Révolution française, reprenant cette idée, fermer le Bal Masqué de l'Opéra.

Le Christianisme naissant proscrivait de même les mascarades, et, au moyen âge, le Clergé rendait édits sur édits pour condamner cet amusement, principalement le déguisement en animaux; il permettait seulement et même encourageait les mascarades liturgiques telles que celles de la Danse Macabre, où des Cadavres et des Squelettes dansaient avec des Vivants; telles encore que celles de la Fête de l'Ane où, en souvenir du baudet qui porta Jésus-Christ, on amenait un de ces animaux dans l'église, en grande pompe, au milieu d'une procession burlesque qui dansait et chantait: « Hi! han! », cri par lequel le prêtre terminait sa messe. Cependant, malgré ces défenses du clergé, les mascarades subsistèrent, et avaient lieu régulièrement dans certaines occasions, par exemple lorsqu'une veuve se remariait.

« C'était alors un usage stupide d'aller donner aux mariés un « Charivari »; on se masquait, on prenait des poêlons et des casseroles qu'on tapait à coups de pincettes, et l'on se permettait toutes sortes d'actions fort indécentes. Pour donner un charivari semblable à une dame d'honneur de sa femme qui se remariait, Charles VI se déguisa en homme sauvage avec six de ses amis, s'enduisit de la tête aux pieds de poix et d'étoupes, et le duc d'Orléans y ayant mis le feu par mégarde, le roi faillit être brûlé vif. »

Cette fête sinistre, dont le Moine de Saint-Denis et Froissard nous ont conservé le récit, est restée connue sous le nom de Ballet des Ardents, et une miniature célèbre la représente.

L'on pense si les Bals Masqués furent en honneur à la Cour galante des Valois, et quelle influence fut exercée sur leur déve-

loppement par les mœurs italiennes; ils continuèrent sous Louis XIII et sous Louis XIV.

Ces bals masqués avaient lieu soit chez de riches particuliers, soit à la Cour royale, qui rendait inutile l'établissement de quelque chose qui pût correspondre à notre Bal actuel de l'Opéra, puisque la société avait là un endroit, public sans l'être, où se réunir; le Roi, les ministres, toute la Cour y prenaient part, et c'étaient ordinairement des divertissements réglés comme de vrais ballets. Louis XIV y dansait le principal rôle, avec La Vallière, sous les yeux même de la Reine, car l'incognito du masque était inviolable.

En outre, lorsque l'on était en Carnaval, si quelqu'un donnait un Bal Masqué, c'était l'usage que la porte et l'entrée du bal fussent libres pour quiconque fût masqué; usage qui donnait lieu parfois à des libertés étranges. Une aventure dont Louis XIV, Louvois et Mademoiselle de Montpensier furent les héros, en dira long sur ce sujet:

« Je me souviens, à propos de la liberté de l'entrée du bal pendant le Carnaval, d'un incident qui arriva au Roi chez M. le Président de N***, qui donnait un bal dans le cul-de-sac de la rue des Blancs-Manteaux, au sujet du mariage d'un de ses fils, il y a près de cinquante ans (soit vers 1673).

« Le Roi, qui se plaisait quelquefois à courir le bal incognito, fut à celui du Président de N*** avec un cortège de trois carrossées de Dames et de Seigneurs de la Cour; toute la livrée était en surtout gris pour n'être pas reconnue.

« Mais les suisses, qui avaient ordre de ne laisser entrer les masques que sur la présentation des invitations, refusèrent l'entrée à la bande du Roi, quoiqu'il fût une heure après minuit. Sur ce refus, il ordonna de mettre le feu à la porte; aussitôt la livrée alla chercher une douzaine de fagots chez le premier fruitier, que l'on dressa contre la grande porte et que l'on alluma avec des flambeaux.

« Les suisses, épouvantés de cette hardiesse, allèrent en avertir M. de N***, qui ne balança pas d'ordonner aux suisses d'ouvrir toutes les portes, se doutant bien qu'il fallait que ce fût des personnes de la première qualité (*sic*) pour faire une action si hardie. Tout le cortège entra dans la cour, et l'on vit paraître dans le bal une bande de douze masques magnifiquement parés, avec une infinité de Griffons masqués, tenant une épée d'une main et un flambeau de l'autre; de sorte que cela inspira le respect à toute l'assemblée.

« M. de Louvois, qui était de la troupe du Roi, tira M. de N*** à part et, s'étant démasqué, lui dit qu'il était le moindre de la compagnie. C'en fut assez pour obliger M. de N*** à réparer sa faute. Il fit apporter dans le bal de grands bassins de

confitures sèches et de dragées; mais Mademoiselle de Montpensier, qui dansait dans ce temps-là, donna un coup de pied dans l'un des bassins, qui le fit sauter en l'air. Cette action alarma encore M. de N***, mais le mal n'alla pas plus loin, par la prudence du Roi qui calma le ressentiment des Princes et des Princesses du refus de l'entrée; de sorte qu'ils sortirent sans se faire connaître, après avoir dansé autant qu'ils le voulaient.

« Le lendemain, ce fait fut rapporté au dîner du Roi et de la Reine mère par des gens qui ignoraient qu'il eût été de la partie; ils approuvèrent l'action des masques et dirent qu'il fallait que les entrées d'un bal fussent libres aux masques dans le temps du Carnaval, après minuit, et que si l'on ne voulait pas s'y exposer, il ne fallait pas en donner du tout. Cette décision passa

comme une espèce de loi. » (*Journal des Divertissements secrets de la Cour de Louis XIV*, cité par BONNET).

N'est-ce pas que cela vous rend rêveur? Vous figurez-vous aujourd'hui le Président de la République, escorté de son ministre de la guerre et de trois carrossées de députés avec leurs femmes ou leurs amies, s'en allant, masqué, mettre le feu à la porte-cochère d'un magistrat qui marie son fils, sous le prétexte qu'on est en carnaval et qu'ils veulent entrer prendre part à la fête? Que pensez-vous de la gravité légendaire et compassée du Roi-Soleil qui, la nuit, court ainsi les rues de sa bonne ville de Paris? Avec quelle admirable sérénité, garante qu'il dit vrai, le contemporain raconte la chose, qui lui semble toute naturelle! Comme le Président de N*** se doute bien tout de suite, en



LE BAL DE L'OPÉRA, SOUS LE PREMIER EMPIRE.

apprenant qu'on a empilé des fagots contre sa porte et qu'on les allume pour la brûler, comme il se doute bien « qu'il fallait que ce fût des personnes de la première qualité »! N'admirez-vous pas Mademoiselle de Montpensier, à qui l'on présente des fruits confits et des dragées, levant la jambe d'un mouvement élégant et envoyant d'un coup de pied voler en l'air le comptoir et son contenu? Et c'est le maître du logis qui doit et fait des excuses!

Il faut avouer que nous avons gagné en savoir-vivre.

En somme, il n'y eut pas, jusqu'au XVIII^e siècle, de Bal Masqué public tel qu'est aujourd'hui le Bal de l'Opéra, les fêtes données par la Cour rendant cela inutile.

Mais vinrent, avec les dernières années de Louis XIV, les revers, et, à sa mort, le deuil général de toute la Cour, comme si l'on eût compris qu'il avait été l'apogée de la Royauté, et qu'avec lui la Royauté était morte. Alors, les fêtes officielles cessant en signe de deuil et peut-être un vague besoin d'émancipation se faisant sentir, fut institué le Bal de l'Opéra, par le Régent, en décembre 1715.

Le premier bal se donna le 2 janvier 1716.

« 3 janvier 1716. — On ouvrit hier le premier bal dans la salle de l'Opéra, qui commença à onze heures du soir et dura toute la nuit. S'il y vient assez de monde, il se tiendra tous les jours qui ne sont pas d'Opéra. » (*Gazette de la Régence*, d'après un manuscrit inédit de la Bibliothèque Royale de La Haye, publié dans le *Bulletin du Bibliophile*. Paris, 1879).

Le second eut lieu, en effet, peu de jours après, honoré de la présence du Régent lui-même.

« 6 janvier 1716. — L'ouverture se fit à onze heures, et le Régent avec le duc de Noailles y vinrent vers une heure; l'on dansa jusqu'à quatre heures force contredanses qui sont à la mode, le menuet, la courante, la gavotte et autres anciennes danses n'étant presque plus de saison. Son Altesse dansa par deux fois.

« L'on a observé qu'il n'y avait pas beaucoup de dames qui,

sur la fin, ne restèrent pas plus de huit ou dix. Il y entra environ trois cent soixante personnes en tout. » (*Idem*).

L'invention de la machine, une sorte de cabestan qui élevait le plancher de la salle au niveau de celui de la scène, était due à un moine, mais « l'installation fut faite par le sieur Servandoni, florentin, habile machiniste et excellent peintre pour la perspective ». (*Bonnet*).

Quand le succès du Bal fut bien établi, on en régla définitivement les dates:

« Ce bal commence le jour de Saint-Martin, 11 novembre, et continue tous les dimanches, jusqu'aux Avents. On le reprend à la fête des Rois, et on le donne pendant le Carnaval, deux ou trois fois la semaine, jusqu'au Carême. Il commence à onze heures du soir et finit à six ou sept heures du matin. »

L'on voit le nombre considérable de Bals Masqués qui alors se donnaient chaque année, puisqu'au Carnaval ils avaient lieu deux ou trois fois la semaine; ils étaient exclusivement réservés à la Société, aux gens du monde, et c'est officiellement que le Régent y venait danser. Le prix des places y était d'ailleurs élevé: une loge, première ou seconde, se payait 48 livres, ce qui est beaucoup, vu la valeur relative de l'argent.

Le Bal Masqué de l'Opéra continua ainsi et dans les mêmes conditions de public jusqu'à la chute de la Royauté; le 28 novembre 1775, Marie-Antoinette y vint avec Monsieur. La mention en est faite dans les *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des Lettres en France*, — à Londres, 1777.

La Révolution supprima les Bals Masqués purement et simplement, considérant — et c'est un point de vue qui n'a rien d'extravagant — considérant le travestissement et le masque comme incompatibles avec la dignité de l'homme.

« La prudence du Gouvernement ayant défendu les masques pendant ces dernières années, les Bals de l'Opéra n'ont point eu lieu. Cependant il y a eu dans tous les quartiers de Paris de nombreuses assemblées de danse et de toute façon, pour la santé

et pour le plaisir des yeux; ce n'est pas un mal qu'on danse à visage découvert. » (*Les Spectacles de Paris*).

Ils furent naturellement rétablis après la chute du gouvernement révolutionnaire, et le *Journal des Débats*, parlant de ce rétablissement, s'exprime avec un style très hyperbolique :

« Les tyrans révolutionnaires avaient défendu les masques; ils s'étaient réservés à eux-mêmes le privilège exclusif de donner à l'Europe étonnée le spectacle d'une mascarade infernale, unique dans son espèce et qui ne reparaitra plus. On y voyait des bourreaux travestis en législateurs, des assassins en magistrats, des brigands déguisés en juges, des scélérats en philosophes et des diables en hommes; mais la décoration a changé; les Monstres des Enfers se sont précipités eux-mêmes au fond du Tartare, les Ris et les Jeux reviennent égayer la scène; Momus et la Folie agitent encore leurs grelots au milieu de ce peuple enjoué qu'un moment de plaisir console de dix ans de souffrances.

« Le Bal de l'Opéra était le plus brillant et le plus noble des amusements de la monarchie; l'art de deviner les masques pouvait seul le rendre piquant, et cet art suprême n'appartenait qu'aux gens du bel air et du bon ton, initiés aux grandes sociétés et parfaitement au courant de la chronique scandaleuse de Paris, etc. La vérité, bannie de la Cour et de la ville, s'était réfugiée au bal de l'Opéra. Le trop fameux duc d'Orléans y promenait sa honte après l'affaire d'Ouessant, et, toujours aussi insolent que lâche, il disait, en regardant un masque qu'il prenait pour une femme : « Beauté passée. — Comme votre gloire, Monseigneur », lui répondit-on.

« La longue interruption que le Bal de l'Opéra avait éprouvée, les calamités affreuses qui ont rempli cet intervalle..., le prestige des nouveaux costumes et des modes nouvelles, tout semble avoir contribué à répandre sur ce brillant spectacle un intérêt plus vif. Le retour des anciens plaisirs est un gage de la sécurité du gouvernement. » (*Journal des Débats*, 7 ventôse, an VIII de la République).

L'on y rencontrait toujours de fort grands personnages :

« Madame Bonaparte était hier au Bal de l'Opéra, avec le général Murat et sa femme. » (*Idem*, 8 ventôse, an VIII). « On dit que le citoyen Barras, qui vit toujours à Grobois, était en Turc au Bal de l'Opéra. » (*Idem*, 12 germinal, an VIII).

Mais des préoccupations d'autre sorte agitent bientôt encore les esprits : « La recette du dernier Bal du Théâtre des Arts prouve que la saison de ce divertissement est passée; cette recette s'élève à peine à 5,000 francs. » (25 germinal, an VIII).

C'est que les armées de l'Europe étaient en plein mouvement et qu'on était à la veille de la guerre. De grands événements eurent lieu, l'Empire se fit, et le Bal Masqué de l'Opéra reprit plus que jamais; ainsi, l'an 1809, il y eut Bal Masqué les 7, 14 et 21 janvier, les 9, 13 et 25 février, à l'Académie Impériale de Musique.

La Restauration tenta de réagir vers le passé, sur ce point comme sur le reste, et donna, dans le Pavillon de Marsan, le grand Bal costumé des Enfants de France, où toute la Cour parut déguisée; mais les temps étaient changés, et les mœurs; une autre société s'était constituée, et là comme ailleurs, le retour au passé était impossible. Non seulement le Bal Masqué de l'Opéra subsista, mais il allait changer complètement de public.

Jusqu'ici, nous l'avons vu, ce que l'on appelle la Société venait au Bal de l'Opéra; le Régent, chef du pouvoir, Marie-Antoinette, Madame Bonaparte, le Prince Murat, etc., y défilèrent successivement. Par conséquent, le Demi-Monde professionnel en était banni ou à peu près, car le masque permettait évidemment bien des supercheries, mais c'était un inconvénient inhérent au plaisir lui-même, et tandis que les femmes du Monde y venaient ouvertement, les irrégulières ne pouvaient que s'y glisser. Mais peu à peu la situation se renversa. Les femmes du Monde s'y firent de plus en plus rares, les irrégulières devinrent plus

nombreuses et plus ostensiblement; et, mon Dieu! il faut l'avouer, c'était fatal, et les choses venaient ainsi à leur place naturelle, car un lieu, public en somme puisque l'on y entrait pour tant, où l'on venait masqué, n'était pas, en vérité, le lieu ordinaire qui convient à une honnête femme. Le Bal de l'Opéra devint donc le rendez-vous officiel du Demi-Monde et les femmes du Monde ne firent plus que s'y glisser à leur tour, sous la protection du masque et du domino.

Ce changement s'opéra surtout et s'accéléra de 1830 à 1840.

« Le Mardi-Gras de l'année 1837, Musard — le célèbre chef d'orchestre, le chef d'orchestre légendaire — donna, rue Le Peletier, un bal dont les habitués de ce genre de divertissement ont gardé le souvenir. L'Opéra atteignit, dès son premier début, à l'idéal du genre. En récompense de cet exploit, Musard fut porté

en triomphe et taillit être asphyxié sous les étreintes de ses fanatiques admirateurs. Ce fut fait du Bal de l'Opéra, le jour où le galop y eut pénétré. » (*L'Illustration*, 25 mars 1843).

Le Bal de l'Opéra n'a pas changé d'aspect depuis lors, ni de public; il a seulement été, à certaines périodes, plus ou moins brillant, plus ou moins à la mode. En 1843, il battait son plein. Tous les contemporains, Musset, Balzac, etc., et les caricaturistes y font couramment allusion; c'est une chose aussi importante dans la vie mondaine que le Concours hippique ou Longchamps aujourd'hui.

Puis il y eut une baisse légère, pour reprendre plus que jamais sous le Second Empire, période où l'on s'amusa, s'il en fut jamais. La Cour Impériale prêchait elle-même d'exemple; S. Ex. M. Fould, ministre d'Etat, donnait au Ministère des mascarades où l'on rencontrait le comte Tascher de la Pagerie, premier chambellan de l'Impératrice, déguisé en Persan; le comte de Lesseps, directeur aux Affaires Étrangères, en costume tunisien; M. Baroche portait l'habit d'un seigneur Louis XIV; les femmes étaient généralement poudrées; Madame Fould était en Marie de Médicis et couverte de pierreries. Vers minuit arrivait la comtesse Tascher de la Pagerie, en chaise à porteurs, précédée d'un coureur, escortée d'une foule de cavaliers, de beaux, de muguets, de courtisans en costumes civils et militaires « du temps de Louis XV », et la chaise à porteurs était celle de Madame de Maintenon elle-même, qu'on avait été prendre à Versailles. Leurs Majestés, en dominos, parcouraient le Bal.

L'Année Terrible jeta sur le Bal de l'Opéra, comme sur tous les plaisirs de ce genre, un froid considérable; le pays mutilé, les innombrables deuils, l'affront moral, le besoin de tout refaire, la crainte du lendemain, les milliards à payer, tout cela, quoiqu'on soit le peuple le plus insouciant de la terre, ne laisse pas de vous assombrir un peu. Aussi y eut-il pendant vingt ans une accalmie évidente dans le plaisir, surtout dans ses manifes-



L'ESCALIER DE L'OPÉRA DE LA RUE LE PELETIER (1860).

tations extérieures. Aujourd'hui la réaction commence ; des orages plus terribles encore grondent peut-être, mais Carnaval, qui semblait enterré, n'en revient pas moins plus vivant que jamais ; éternel va-et-vient des choses. Le nombre des Bals de l'Opéra est toutefois, comme l'on sait, considérablement réduit, l'Opéra actuel ayant coûté si cher que, pour sa conservation, l'on redoute leur multiplicité.

L'Opéra ne fut pas toujours le seul théâtre qui donna des Bals Masqués. La Comédie-Française en donna, et l'Opéra-Comique et bien d'autres théâtres, à différentes époques.

On lit dans *Les Spectacles de Paris ou Calendrier historique et chronologique des Théâtres*, publié par Duchesne, en 1754 : « Le 26 décembre 1716, les Comédiens Français avaient obtenu de M. le duc d'Orléans, Régent, la permission de donner des Bals publics sur leur théâtre. Ces Bals devinrent si fort à la mode que ceux de l'Opéra se trouvèrent déserts et furent fermés les trois derniers jours du Carnaval de cette année-là. Les directeurs de l'Académie Royale de Musique, effrayés du préjudice que cette permission leur causerait si elle venait à subsister, firent de si fortes représentations et employèrent des instances si pressantes qu'elle fut retirée en 1721.

« Les Comédiens Italiens ayant abandonné leur théâtre de l'Hôtel de Bourgogne pour en ouvrir un nouveau à la Foire de Saint-Laurent, voulurent aussi, pour grossir leurs recettes, donner le Bal deux fois par semaine, le dimanche et le mercredi ; mais les chaleurs de la saison leur firent discontinuer cette entreprise après quelques semaines.

« Plusieurs années après, l'Opéra-Comique, qui était alors sous la direction du sieur Ponteau, donna aussi plusieurs Bals. Il y en eut un la nuit du 4 au 5 octobre sur ce théâtre, au niveau duquel on avait construit un plancher qui remplissait toute la longueur de la salle, qui était très bien décorée. L'assemblée fut brillante, et les boutiques de la Foire furent éclairées pendant toute la nuit. Ainsi fut terminé l'Opéra-Comique de la Foire de Saint-Laurent, en 1734. Le succès de ce premier Bal engagea le directeur d'en donner les années suivantes, et tous les ans, à la fête du Roi, il y eut un Bal dans la salle de l'Opéra-Comique pendant plusieurs années.

« Tout le monde sait que M. Granval, comédien du Roi, obtint, il y a sept ou huit mois, la permission de donner huit

Bals publics à son profit dans la salle de la Comédie-Française. Il donna son premier Bal le dimanche 7 mai 1753. »

Ces Bals Masqués donnés par des théâtres autres que l'Opéra continuèrent ; à diverses époques nous en trouvons la trace. Ainsi nous lisons dans *Le Charivari* du 2 février 1833 : « Les Variétés et le Palais-Royal annoncent un Bal Paré et Masqué ».

Le 26 décembre 1857, nous lisons dans le *Monde illustré* :

« Le Carnaval sera court, mais il veut être bon. Aux Bals traditionnels de l'Opéra et à ceux déjà acceptés des Concerts de Paris vient s'ajouter la série de ceux du théâtre de la Porte-Saint-Martin. M. Fournier en annonce dix, qui prendront chacun le nom d'un des dix succès du théâtre :

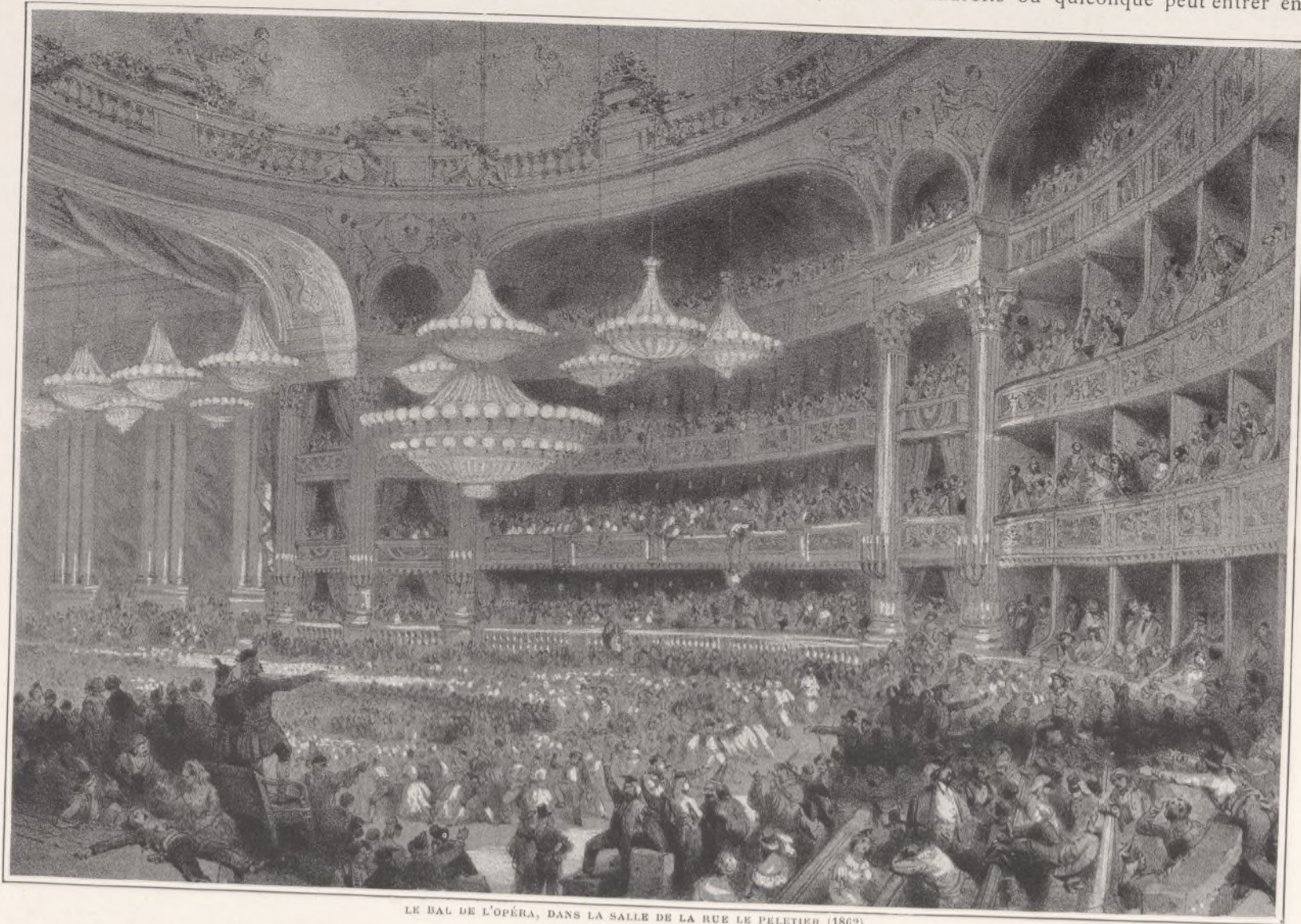
« 1° *Les Chevaliers du Brouillard*. — 2° *Les sept Merveilles du Monde*. — 3° *Les Nuits de la Seine*. — 4° *La Poissarde*. — 5° *La Faridondaine*. — 6° *La Belle Gabrielle*. — 7° *Paris*. — 8° *Le Fils de la Nuit*. — 9° *La Biche au Bois*. — 10° *La Tour de Nesle*.

Les quadrilles de Poissardes obtinrent la palme du succès.

De tout ceci maintenant, quelle conclusion tirer ? C'est évidemment l'amélioration du savoir-vivre public ; c'est, malgré tout, le discrédit indéniable qui tombe sur les mascarades.

Nous sommes loin des indécences de Charles VI, donnant des « Charivaris » aux veuves qui se remariaient, loin de Louis XIV, de Louvois et de Mademoiselle de Montpensier envahissant, masqués, les maisons privées pendant les nuits de Carnaval ; nous sommes presque aussi loin des fêtes masquées du Second Empire, données par des ministres d'Etat, sous la présidence de l'Empereur lui-même. Ce qui se faisait, il n'y a guère plus de vingt ans pourtant, serait aujourd'hui profondément impossible. La jeunesse peut s'amuser à se masquer, à se travestir ; mais que des personnages officiels supposés graves et sérieux, figurent publiquement dans des divertissements semblables, ce n'est même plus discutable.

C'est qu'en effet il y a dans le masque, dans le travestissement en public, surtout lorsqu'il est grotesque, quelque chose d'avalissant, comme le pensaient les vieux Romains, comme le proclama la Révolution. Se travestir ou se masquer, entre jeunes gens du même monde, rien de mieux, si les costumes ont du style ou sont spirituels ; mais la mascarade publique dans les rues, dans les endroits où quiconque peut entrer en



LE BAL DE L'OPÉRA, DANS LA SALLE DE LA RUE LE PELLETIER (1862).

payant, ou dans ceux au contraire qui, par les fonctions des hommes qui les habitent doivent garder pour nous un certain décorum, cela est fini, bien fini.

Voilà pourquoi il n'y a plus aujourd'hui, au Bal Masqué de l'Opéra, que des gens payés ou des « chienlits » qui soient dé-

guisés ; ce n'est pas là une déchéance des mœurs publiques, c'est un progrès. Que pour cela nous en valions mieux, ce serait une autre question.

PAUL GRUYER.



BRITISH MUSEUM (LONDRES).

1903

La Journée d'une « Belle Madame »

AU TEMPS DE PÉRICLÈS



MUSÉE IMPÉRIAL DE VIENNE.

C'ÉTAIT pendant unedesdernières représentations de *Lysistrata*. Mon voisin, favoris grisonnants, rosette violette, lunettes d'or sous lesquelles pétillait l'avidité de détailler les jolies pensionnaires du Vaudeville, poussait à tout moment des petits gloussements d'admiration. Il était gênant, cet helléniste en rupture de chaire, maïssiconvaincu! « Ah! monsieur, quel

pays, quelles femmes! L'heureuse époque! Que ne pouvons-nous la revivre! »

Et pourquoi pas? pensai-je... N'avons-nous pas l'ami Notor pour lequel les musées d'antiques n'ont plus de secrets? Grâce à son pinceau évocateur, fidèle interprète des céramistes grecs, partons, « partons pour la Grèce », comme chante la belle Hélène, mais non pour la Grèce de Georges, roi des Hellènes. N'étaient son ciel lumineux et l'effondrement doré de ses ruines, elle ne nous apprendrait rien de nouveau. Rouff et Doucet habillent nos modernes Athéniennes; et quoiqu'elles soient bien séduisantes dans les créations de nos couturiers parisiens, combien l'étaient-elles davantage et non moins artistement au temps où le *peplos* de couleur tendre remplaçait les dessous capiteux, les jupes à quilles et les manches aérostatiques; au temps de Périclès par exemple...

Le voyez-vous ce bel adolescent, nonchalamment appuyé sur sa canne torse, et flirtant de la bouche..... et de la main avec cette noble Athénienne divinement drapée dans sa robe amoureusement indiserète? Et vous regrettez l'habit noir? et vous regrettez le décolletage décevant ou falsifié? Moi, pas.

Voyez plutôt: par une ruse ou une flatteuse supercherie, il a feint de confondre le dossier de la cathédre d'ivoire avec la blan-

cheur éburnéenne de l'épaule de sa séduisante interlocutrice. Et cette dernière, nullement effarouchée de cette erreur volontaire, se prête complaisamment à ce manège qu'elle feint d'ignorer.

Heureux temps! Finis les sièges d'ivoire! Allez donc de nos jours confondre le grain des épaules de la belle Madame X... avec le fût sculpté d'un dossier Louis XV! vous verrez comme vous serez reçu! — même avec l'excuse d'être myope.

Si nous faisons un tour dans la demeure d'une de ces élégantes du temps de Périclès, pour la surprendre à son petit lever, assister à sa toilette, la suivre pas à pas dans l'évolution de sa coquetterie féminine. Qu'en pensez-vous, Parisiennes, mes sœurs? ne croyez-vous pas que, malgré vos raffinements modernes, vous ne pourriez point prendre auprès de ces « anciennes » quelques discrètes leçons de chic et d'élégance?

Suivez-moi donc sur la pointe du pied; pas de bruit, silence et discrétion.

Dans la cour du *Gynécée*, tout dort encore. Seules, les colombes apprivoisées rythment le silence de leurs battements d'ailes; sous la fine pluie jaillissant de la vasque en marbre de Paros, les rosiers, les figuiers, les asclépiades se balancent amoureusement. Quelques pas sur la terrasse fleurie de plantes grimpantes, et peut-être pourrions-nous plonger dans l'intérieur du *Gynécée* en soulevant indiscrètement un de ces stores, couleur d'hyacinthe, qui tamisent et empourprent les rayons du soleil. Peine inutile. Une frimousse alerte, éveillée se montre à l'ouverture de la baie et soulève le *velarium*. Est-ce la belle Madame attendue? non; ce n'est qu'une de ses suivantes, mais si jolie, si jolie, cette brune fille d'Ionie en tunique légère, souple comme un nuage, les menus bras cerclés de gros bracelets d'or. Nos bobonnes modernes, en tablier blanc, et jadis nos délicieuses soubrettes Louis XV, en seraient jalouses; et, ma foi, elles auraient raison.

Dame de compagnie, ou mieux, bonne à tout faire — dans la plus large acception du mot — elle se connaît aussi bien en toilette qu'en musique et en danse.

Nous a-t-elle vus? Non, car elle s'éloigne, et son rire perlé s'éteint dans les profondeurs mystérieuses du *Gynécée*. La place est libre; entrons.

Personne. Madame vient de se lever; la couche béante garde, toute tiède encore, l'empreinte de la jolie dormeuse. Peu de meubles, une profusion de sièges de toutes formes, de toutes nuances; cathédres d'ivoire, tabourets sculptés, piles de

coussins jetés à travers les tapis précieux tissés à Babylone; à terre, çà et là, des brûle-parfums où grésille le nard; la fumée flotte, impalpable à travers la pièce et marie son nuage mauve aux tons éclatants des tapisseries brodées d'or qui ornent les murs de l'amoureux réduit.

Dans la pièce voisine, des rires jeunes et frais, un clapotis d'eau, un choc de marbres. Justement la portière est entr'ouverte. Toutes les chances décidément, car nous sommes dans le cabinet de toilette de la femme, le cabinet intime, interdit à tous, même aux dieux, même à l'époux; ainsi....

C'est l'heure du bain, ou plus exactement du « tub »; les Anglais n'ont été que les pâles imitateurs des Grecs.

Accroupie dans un bassin de marbre rose, et non dans une de nos horribles cuvettes en zinc émaillé, Madame présente son dos nacré et étoilé de fossettes à l'ondée bienfaisante que laissent échapper de hautes amphores quatre ou cinq

BRITISH MUSEUM (LONDRES).

Ioniennes, aussi gracieuses que leur compagne tout à l'heure entrevue. Dans le coin opposé de la pièce, quelques autres dosent les parfums, préparent les fards, le maquillage — et quel maquillage savant et compliqué! — avec un grand bruit de flacons entre-choqués, flacons d'albâtre, de porphyre ou de métal ouvragé.

Une dernière nappe d'eau, et toute ruisselante des perles qu'irise le rose de la peau, Madame, telle Vénus, descendant de sa coquille nacrée, émerge de la vasque et va plonger sa chevelure dans une large cuvette d'albâtre montée sur un pied de citronnier. La cascade des cheveux dorés, soit par la nature, soit — je vous le confie tout bas — par de nombreuses lotions à l'essence de safran, tombe en nappe éblouissante, à rendre jalouse Bérénice elle-même. Telle une coulée d'or, ils sont plongés à plusieurs reprises dans la mixture qui doit entretenir leur souplesse et leur éclat, puis frottés en tous sens, séchés à grand renfort de menues serviettes de lin; un vrai *shampoing* dans toute son acception.

D'ailleurs, on ne saurait trop prendre soin de cette belle chevelure. Elle est la première coquetterie de nos belles Athéniennes, qui n'en manquent certes pas; elle est un de leurs charmes. Aussi les parfums les plus exquis, les plus capiteux y sont-ils répandus à profusion: iris, extrait de roses, marjolaine, amande, et.... essences de pommes, de feuilles de vigne, les parfums préférés par excellence, les parfums suggestifs, si j'en crois l'expression du petit Eros, le dieu malin, qui surveille tous ces apprêts en connaisseur et en prophète.

Les fers sont chauds; de leurs doigts agiles, les Ioniennes donnent à la chevelure les plus molles ondulations, les plus gracieuses courbes. Comment coiffera-t-on Madame aujourd'hui?

A la Grecque, avec les cheveux roulés autour de la tête, puis réunis au sommet d'où s'échappent trois ou quatre boucles folichonnes? Non, cela allonge le visage. Ensermera-t-on dans une résille cette superbe nappe d'or? Non, elle en serait alourdie.

Alors, changeons; prenons la coiffure à la mode: les cheveux frisés ou ondulés sont retenus à hauteur des tempes par un bandeau, un léger filet, une bande d'étoffe brodée ou un simple ruban qui retombe sur le cou, après avoir tout à la fois formé et

maintenu une sorte de chignon vague, toute une cascade de bouclettes voltigeant au vent.

Pour couronner un tel chef-d'œuvre, on vide les coffrets à bijoux, épingles, diadèmes ou larges peignes, et surtout, la suprême élégance, des anneaux auxquels sont suspendues des cigales d'or, qui, à chaque mouvement de tête, miroitent et s'entre-choquent avec un joyeux cliquetis.

Qu'elle est donc jolie ainsi, la toute blonde!... Et comme époux et dieux doivent envier notre place! Depuis plus d'une heure, nous assistons à cette métamorphose, à cette glorification de la Femme! Elle est là, sous nos yeux, dans sa resplendissante et chaste nudité.... mais un frisson la saisit, vite un peignoir « un rien, un souffle, un rien » sur ses épaules; et elle jette sur le miroir de bronze poli un regard satisfait. La coiffure lui sied à merveille, Madame est contente. Gare les victimes!

Au tour de la tête, maintenant; car Madame doit faire « sa figure », si j'ose employer cette expression de coulisse. Du blanc, du rouge pour les lèvres, les joues, les ongles, du khol pour les yeux, de l'antimoine pour les sourcils et les paupières, toutes choses familières que nous retrouvons dans les loges de nos actrices, et, faut-il l'avouer, dans plus d'un cabinet de toilette mondain.

Mais là où l'Athénienne triomphe, c'est dans le maquillage du corps; parfaitement, du corps, vous m'avez bien entendu.

Les pieds et les mains sont parfumés aux essences d'Egypte, la nuque et le cou, les genoux à l'essence de serpolet; il n'est pas jusqu'à la poitrine qui ne se nuance des rougeurs de l'hyacinthe, et sous laquelle court, légèrement teinté du vert de Jaspe, le réseau ténu des veines.

Décidément la victime sera un heureux mortel. Tous les sens chez lui seront satisfaits; son âme, artiste comme celle de tous les Grecs sera également charmée, car la belle statue vient de rejeter son peignoir et son corps, ainsi préparé, s'orne de tous les raffinements de la plus luxueuse joaillerie. Les colliers de perles, d'émeraudes, de grenats miroitent sur le galbe exquis de la poitrine et frissonnent autour du cou; les lourds anneaux d'or encerclent le poignet fin et délié; mais la perle est reine, elle triomphe; ses reflets laiteux et argentés s'harmonisent si heureusement avec le marbre de la chair!

Quelle vision pour Théophile Gautier que cette statue en marbre de Paros! quel scintillant Email, quel délicieux Camée!

Nos belles lectrices qui, une fois habillées, fourragent fiévreusement dans les baguiers ou culbutent les écrins pour y chercher leurs diamants, s'étonneront sans doute de voir ainsi interverties les étapes de la toilette féminine; les bijoux avant la robe. Qu'elles veulent bien se rendre compte que l'extérieur de la femme Athénienne,

quoique empreint d'une certaine élégance et dans certains cas d'un véritable luxe, n'était que l'écrin où reposait le corps de la femme. Ecrin somptueux même, mais qui contenait un diamant de l'eau la plus pure.

Dès lors, plus de tricherie possible. L'outrage des ans sera bien « l'irréparable outrage » du poète; la jeunesse se lève dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté. Fi des corsets! plus



BRITISH MUSEUM (LONDRES).



MUSÉE DE L'ERMITAGE (SAINT-PÉTERSBOURG).

d'épingles, plus de nœuds; une bandelette, une simple bandelette dont l'extrémité cachée dans un des plis tombe et se dénoue sans le moindre effort; les tailles gardent alors leur sveltesse, leur harmonie de statue; plus de torses écriqués, si frêles, si menus qu'une simple pression pourrait — semble-t-il — les couper en deux; plus de poitrines remontant sous le menton, poitrines insolentes dans leur maturité, et dont l'orgueil s'efforce de cacher la fâcheuse déchéance.

Coiffée, parfumée, maquillée, chargée de bijoux, Madame est prête.... il ne lui reste plus qu'à s'habiller. Oh! ce ne sera pas long, le plus fort est fait. Est-ce la douceur du climat, est-ce l'idée que la femme grecque se fait de sa vraie beauté? Je ne sais. Toujours est-il que deux simples vêtements composent toute la toilette d'intérieur.

Un tissu aérien, qui semble filé par Arachné elle-même, d'une transparence indiscrète, enveloppe le corps jusqu'à hauteur des genoux. C'est la chemise, la vulgaire chemise, le *chiton*; cousu d'un seul côté, le *chiton* est fixé à l'épaule par une agrafe, à la taille par une ceinture. Point de manches, les bras sont libres, et souvent le sein droit reste à découvert, sans doute pour faciliter le jeu du bras. Très simple, il n'est orné en bordure que d'une grecque microscopique; toute la valeur réside dans la finesse et la transparence de son tissu; il pourrait facilement passer au travers d'un anneau nuptial.



MUSÉE DE L'ERMITAGE (SAINT-PÉTERSBOURG).

Bref, une luxueuse simplicité. Que nous sommes loin des riches empiècements, des rubans et autres fanfreluches! Toujours l'écrin.

Des jupons! fi donc! ils sont lourds et gênants. L'Athénienne n'a pas voulu comprendre l'élégance des dessous. Par dessus le *chiton*, une simple tunique flottante, le *peplos*, de couleur tendre, rose, vert, bleu, pourpre, sans manche, très ample; d'où, une foule de plis sinueux, ondulants, gracieux qui laissaient deviner la taille, et l'accentuaient au moindre zéphir; ne fallait-il pas avoir toute la liberté de ses mouvements pour danser, pour jouer de la cithare, comme notre élégante, par exemple?

Et puis.... un point, c'est tout.

En résumé, point de tons criards; une heureuse harmonie de couleurs sourdes et discrètes dans des teintes neutres, estompées; des vêtements amples qui cachent au besoin, mais ne sont pas égoïstes: ils laissent deviner. La femme n'est plus un sphinx.... qu'au moral.

Voilà donc Madame complètement habillée; quelques ordres à donner aux servantes, quelques détails de ménage la conduisent jusqu'au déjeuner.

Bien frugal le déjeuner, un simple lunch. De nos jours, un œuf, une grillade et une tasse de thé suffisent aux estomacs de nos fauvettes parisiennes; à Athènes, une croute de pain grillé

trempée dans un verre de Chio, première cuvée, un peu de viande, et c'est tout.

Le fort repas a lieu le soir; c'est le seul digne de ce nom. Aussi quels menus! une dizaine de plats en moyenne, on se croirait à une noce normande. Je vous recommande tout spécialement la truite au safran, le chevreau cuit entre deux plats et fondant sous la dent, et le cochon de lait rôti et doré à grand feu. Ce n'est pas que la maîtresse de maison soit gourmande, grands Dieux! non. Mais elle vous ressemble, Madame, qui dînez d'une aile de perdreau et d'un bonbon au gingembre, elle aime le confort, le luxe pour ses amis, de fins gourmets. Votre chef est élève de Paillard, le sien est célèbre dans tout Athènes, c'est Paillard en personne, ou plutôt Agès (maintenant nous l'appellerions Eugène; pour ma part, je préfère Agès), le fameux Agès de Rhodes, enlevé

à coups de drachmes aux offices de Marychus, la plus belle fourchette de cette époque, qui n'en connaissait pas encore l'usage; aussi n'hésite-t-il pas à fréter des caravanes spéciales pour peupler ses viviers de truites savoureuses pêchées dans le lac Copais.

.... Que faire après déjeuner? Les occupations ne manquent pas. Madame se pique de littérature; Maurice Donnay — pardon, Aristophane — est un de ses fidèles et s'en voudrait à mort de ne lui avoir point envoyé son dernier succès: *Lysistrata*. Le rouleau de fin papyrus se déroule lentement

entre les doigts fuselés de la jolie lectrice, un peu rougissante, avouons-le à sa louange, aux allusions du comique grec, mais prodigieusement intéressée par cette lecture. Ses yeux pétillent, et son pied mignon danse une sarabande folle dans l'écrin brodé de la sandale. Petit pied rose qui voudrait sans doute fouler le gazon fleuri des sentiers cythéréens, où l'herbe est si douce, si douce... qu'un rien vous y fait trébucher.

Mais que dirait la chaste Diane? arrière les pensées folâtres. Pour en changer le cours, un peu de broderie sur cette robe filée dans l'intimité du Gynécée, au cliquetis

des fuseaux d'ivoire ou d'argent; ou bien quelques accords sur cette harpe éolienne, aux délicates sculptures d'ivoire et d'or, aux sonorités si languissantes que Zéphyr

lui-même semble en caresser les cordes; ou bien encore une partie d'osselets pour combattre le sommeil que favorisent la chaleur de midi et le clapotis parfumé des jets d'eau.

D'ailleurs n'est-ce point l'heure exquise de la sieste, du rêve sur l'écroulement des coussins aux nuances tendres et harmonieuses, fournis par le Liberty de l'époque; mais une sieste bien courte, car c'est jour de réception, et les deux à quatre de Madame sont particulièrement suivis. Jeunes élégants en quête



MUSÉE DE L'ERMITAGE (SAINT-PÉTERSBOURG).



COLLECTION DU DUC DE BLAGAS.

d'amoureuse fortune, bonnes petites amies, charitables comme toujours, colportant le dernier potin de la veille ou le premier scandale de la nuit.

« Ah ! ma chère, si vous saviez... »

— Quoi ? vraiment... (quelques mots à voix basse) c'est lui, n'est-ce pas ?

— Tout juste.

— Oh ! »

Et pour cacher son trouble ou changer le cours d'une conversation épineuse, Madame fait admirer ses nouvelles acquisitions.

« Ce diadème... comment le trouvez-vous ?... émeraudes et grenats sertis dans l'or vert... Et ce miroir à poignée de jaspe ?... »

C'est si bon de faire enrager les petites amies...

.... Mais, chut ! on entend sur la terrasse un bruit de crotales et de grelots. Une surprise que Madame réserve à ses invités... Et trois danseuses de Milet ou de Lesbos, drapées dans des voiles aux couleurs éclatantes, entrent dans la salle de réception. Tour à tour elles bondissent comme des tigresses en furie dans un envollement révélateur de gazes ; tantôt elles se balancent amoureusement, la tête rejetée en arrière à la poursuite d'un rêve étrange. Leurs robes aux larges plis se gonflent, s'arrondissent ou retombent molles et lassées. Quelque chose comme la Loie Fuller avec les projections en moins. D'ailleurs la transparence des robes se charge elle-même des projections, projections particulières, fort goûtées de ces Messieurs et qui rendraient absolument inutile l'emploi des rayons Rœtgen.

Aussi quel intérêt, quel silence ! Tout à l'heure, un poète lisait des vers, une visiteuse jouait de la cithare, au milieu du bourdonnement confus des conversations et des rires. Maintenant, recueillement sur toute la ligne.

Détrompez-vous, Messieurs les abonnés de l'Opéra, si vous croyez avoir été les premiers à causer pendant la musique et à vous taire pendant le ballet....

Quelquefois l'une des danseuses se double d'une acrobate ; et, je ne sais si

vous serez de mon avis, mais je la trouve particulièrement suggestive cette jongleuse qui, débarrassée de vêtements gênants, marche sur les mains et fait bondir au bout de son pied mignon un tambour de basque, sans en rayer la peau de ses ongles roses....

Quatre heures ! déjà ! Madame se lève, se coiffe d'un petit chapeau à pointe, tel en portaient jadis les canotiers de Bougival,

et se dirige vers l'Agora, entourée de ses adorateurs. Les marchands de la matinée ont replié leurs tentes bariolées et laissé la

place aux changeurs, aux barbiers dont les boutiques bruissent des mille et un papotages d'une ville élégante et riche, aux marchands d'objets d'art et d'étoffes précieuses ; c'est l'heure du « persil », le « cinq à sept » des Acacias. Aussi la foule est-elle compacte, elle déborde sur le parvis des temples au grand désespoir des archers Scythes, ancêtres de nos modestes « sergots ». Les petits clans, les parlotte s'organisent au pied des statues de marbre, les potins volent de bouche en bouche. Comme tout ce monde semble heureux de vivre, sous ce ciel sans nuages, dans cette ville où tout est combiné pour le plaisir des yeux et les jouissances de l'art !

Ici, une cohue joyeuse, affairée...

« Circulez, circulez ! » (déjà !) glapissent les archers. Et la courtisane à la mode passe, orgueilleuse de son triomphe, sous les regards dédaigneux de ces dames, sous les yeux allumés de ces messieurs. Une belle fille, ma foi, venant en droite ligne de Corinthe. On n'y va pas facilement, dit le proverbe, à Corinthe ; je le crois sans peine, car les jolies quenottes que voilà croquent les drachmes et les mines aussi facilement qu'une patte d'écrevisse.

Là, un cercle épais d'hommes de toutes conditions, athlètes, magistrats, officiers, « snobs », se forme autour d'une immense jatte de terre cuite, roulée sur le côté, et craquelée par les rayons du soleil. Diogène y tient ses assises, et la verve satirique du philosophe fouaille d'importance ses élégants interlocuteurs...

.... Mais la nuit tombe vite, le vent fraîchit. C'est le moment pour Madame de rentrer, de faire une nouvelle toilette plus légère et plus élégante — hum !... pour prendre place sur les lits du souper : la soirée commence.... ne soyons pas indiscrets....

« Et Monsieur, me direz-vous ? vous ne nous parlez pas de Monsieur ? »

C'est vrai ; il y a Monsieur, on n'y pense jamais... — Mais Monsieur va bien ; il est à ses affaires, à l'Agora ou au théâtre. Ce soir, il soupera avec les hétaires les plus renommés pour fêter l'arrivée du Carnaval, ou plus exactement le début des fêtes Dionysiennes. Peut-être un jour aurons-nous l'occasion d'aller l'y retrouver.

(Dessins de Notor.)

BERTRAND FAUVET.



MUSÉE DU LOUVRE.



BRITISH MUSEUM (LONDRES).



BRITISH MUSEUM (LONDRES).



MUSÉE DE NAPLES.

Gofard



DANS la ferme de la Tourette, il y avait quinze mobilisés du bataillon de Montigny. Parmi eux, Gofard, le tueur de porcs. Le sergent Béchon les commandait.

La cour de ferme, close de murs, ouvrait sa barrière sur la route de Gennetot à Goderville. D'autre part, les champs l'entouraient. Le pays était tranquille. A peine quelques coureurs allemands, disparus comme des ombres, la semaine précédente. Pour plus de prudence, la patrouille plaça un factionnaire sur une échelle dressée dans l'angle du mur, afin de surveiller les abords. Gofard fut choisi, à cause de sa bonhomie qui acceptait toutes les corvées.

Le sergent et les autres trinquaient avec le fermier de la Tourette. Malgré la dureté des temps et les tristesses de la guerre, ces hommes mariés et établis savouraient le relâchement du lien conjugal et l'abolition des obligations professionnelles. Le fermier prodiguait son gros cidre. A chaque pot vidé, il ricanait : « Encore un que les Prussiens n'auront pas. » Il était vieux garçon, ancien « 15^e léger » et biberon philosophe. Ses écus à l'abri, il regardait d'un œil stoïque monter le flot de l'invasion. Soudain le factionnaire entra en coup de vent. On lui cria : « Veux-tu te cacher, Gofard ! », mais, insensible à l'ovation, il bégaya : « Les voilà !... les voilà, sacré nom... ils sont un tas ! »

La patrouille renversa les bancs, empoigna ses armes, s'élança dans la cour et demeura hésitante. Le sergent demanda : « Voyons, Gofard, sont-ils loin ? »

— Pour ça, oui. »

La patrouille respira. Cependant le fermier, courant jusqu'à la barrière, l'ouvrit, allongea le cou et, se retournant, les appela. Ils chargèrent leurs fusils mélancoliquement et le rejoignirent. Là-bas, au sommet de la côte du Val-Miette, quatre silhouettes de cavaliers immobiles se découpaient sur le ciel gris.

« Alors, c'est ça ton tas ? fit le sergent. »

— Dame ! je ne vous ai pas dit qu'il fût gros. »

Le fermier lui appliqua une claque amicale sur la nuque et l'invita à regagner son échelle. Puis, s'adressant aux autres : « Ecoutez-moi bien. Il ne faut pas vous impressionner. Laissons-les venir et cachons-nous. S'ils nous dépassent, feu de peloton dans leur dos ! S'ils ne nous dépassent pas et qu'ils approchent seulement à portée, nous tâchons de les ébrécher. Collez-vous le long du mur, près de la porte, et ne vous montrez pas. Je vais chercher mon Lefauchaux et des cartouches à sanglier, ça vous va-t-il ? »

Les gardes nationaux se poussèrent du coude, se consultèrent du regard et déclarèrent : « Ça va tout de même. » Alors, le sergent Béchon prononça en confiance : « Si nous avons la chance de les démolir tous les quatre — à supposer qu'ils ne soient que quatre — nous les rapportons au bataillon, à Gennetot. C'est la croix ou la médaille pour quelques-uns, sûr et certain... ; eh ! Gofard, bougent-ils ? »

— Ils bougent ! Ils portent des lances avec des drapeaux au bout... Ils trottent l'un derrière l'autre... un, deux, trois, quatre, le compte y est... »

Le fermier revint, son fusil basculé sur le bras gauche. Il

coulait des cartouches dans les deux canons et assurait le culot d'un bon coup de pouce.

« Attention ! cria Gofard, attention ! »

— Ne hurle donc pas, ordonna le sergent, enlève ton képi, enlève-le, ne laisse dépasser que le haut de la tête. »

Sur la chaussée résonnait le trot cadencé des chevaux, avec le cliquetis du sabre contre l'étrier. Plus d'un mobilisé en oublia la gloire, la croix et la médaille, et sentit la nausée lui monter à la gorge. Le bruit du trot et de la ferraille martiale grandissait. Gofard mit ses mains en porte-voix : « Pssitt... psitt... Sergent !... Monsieur Béchon !... ils ne sont plus à cent cinquante mètres !... »

— C'est bon, baisse-toi... Qu'est-ce que ?... Ah sacrédieu !... »

Un coup de feu claqua.

Gofard, sur son échelle, n'avait rien entendu des plans de bataille. Le cœur brouillé par l'émotion, prêt à défaillir, il avait épaulé et tiré les yeux fermés. Le brouhaha d'une galopade éperdue roula, qui décrut rapidement. « Il en a, il en a, » clamait Gofard, tout pâle, et sautant de son échelle, il courut à la barrière en répétant : « Il en a. »

« Bougre d'emplâtre ! » grogna le fermier.

Toute la troupe se précipita vers la porte. Trois cavaliers déguerpissaient, déjà hors d'atteinte, dans la côte du Val-Miette. Le quatrième se démenait sous son cheval abattu. Les mobilisés se ruèrent avec des hourras de victoire et de soulagement. Le sergent débordait d'indignation. Il bredouillait : « Une si belle affaire !... avoir raté ça !... » Et il bourrait de coups de poings rageurs le dos de Gofard qui se hâtait devant lui.

Le cheval était mort, le uhlan intact. A l'approche des Français, il protégea sa figure de son bras replié et les implora en geignant : « Ich, pas méchant, Landwehr. »

Béchon et le fermier ne décoléraient pas.

L'effroi de l'Allemand en redoubla. Les mobilisés le dégagèrent de sous sa bête et le campèrent sur ses pieds. On l'examina curieusement. Quelqu'un remarqua : « C'est extraordinaire ce qu'il ressemble à Gofard. » De fait, prisonnier et vainqueur portaient même tignasse rouge et même barbe de fleuve.

« S'il ressemble à Gofard, dit amèrement le sergent Béchon, c'est qu'il a l'air d'un imbécile. »

En bons courtisans du pouvoir, les mobilisés s'esclaffèrent. Gofard, abruti, roulait des yeux de fou et rentrait sa tête dans ses épaules. Il voulut s'expliquer, le sergent ne lui en laissa pas le loisir : « Comment, idiot, tu ne comprends pas ! Tu ne comprends pas que tu nous as fait manquer la croix ou la médaille ? »

— Mes enfants, interrompit le fermier, vous vous conterez des douceurs une autre fois. Il s'agit de déménager, parce qu'ils pourraient revenir. »

La gaieté tomba subitement. La patrouille, traînant le Prussien, qui boitait, rentra dans la cour à l'abri des murs.

Cependant Béchon avait son idée. Puisqu'on ne possédait qu'un uhlan, il s'agissait de le mettre en valeur. Le fermier prêta sa charrette et un cheval. On ficela le Landwehr sur le banc. Les mobilisés arrachèrent tout le lierre du pigeonnier pour enguirlander le trophée. Le fermier les aidait. Il leur apportait encore un coup à boire pendant qu'ils se dépêchaient. « C'est toujours ça de pris. Buvez, mes garçons. Moi, je me doute de ce qui m'attend ; aussi je vais garder mon cabriolet attelé sous la remise. J'ai quelques méchantes pistoles à déterrer et à fourrer dans le coffre. Pas besoin de vous pour ça. Demain matin, au plus tard, je me replie sur Le Havre. Les Prussiens ficheront le feu à la boutique, ça m'est égal. Mon bétail est

vendu, mon grain aussi. Je n'ai plus un hecto de cidre dans le cellier. Ce sera une liquidation comme une autre pour le propriétaire. Adieu. Laissez la charrette et le





cheval à Gennetot, chez Radiguet, à la *Boule d'Or*. Je les reprendrai en passant. »

La troupe fila. Elle rabotait la tête de sa victime aux basses branches des pommiers. En pleins champs, on suivit les chemins d'exploitation. On rejoignit la route de Fricheville et on rentra à Gennetot en chantant à plein gosier :

En avant la Normandie,
Marchons d'aplomb les enfants.
Elle n'est pas engourdie
La race des gars Normands !

Seul, Gofard demeurait pensif, ne comprenant pas qu'il fût si bête, puisque sa bêtise était un triomphe.



Dans le bourg, le triomphe atteignit des proportions grandioses. Les habitants acclamaient le retour de la patrouille. Plusieurs drapeaux — des anciens du 15 août — pavoisèrent les fenêtres. Béchon éprouvait une douceur de cœur indicible à songer : « Qu'est-ce que ce sera au Havre ! » Les vainqueurs distribuaient des poignées de main à leurs camarades accourus et disaient : « Oui, ça été dur... ils étaient un tas ! »

Et en avant la Normandie !
Quand la patrouille s'arrêta devant la *Boule d'Or*, où déjeunait le commandant, celui-ci savait déjà qu'on avait enlevé « des prisonniers ». Le uhlan, descendu de son piédestal, fut interrogé suivant les règles de l'art. Faute d'un interprète, on lui parla nègre. Mais il se contenta de gémir, en palpant ses articulations meurtries : « Ich Landwehr, pas méchant. » Et le sergent rendit compte de son expédition. Il conclut : « Sans la désobéissance de Gofard, nous les pincions tous les quatre. »

Le commandant approuvait de la tête et répondit : « Sergent, je vous félicite, vous serez mis à l'ordre du bataillon. Quant à ce Gofard, c'est un sale soldat. Qu'on le fourre en prison. J'aviserai demain, au Havre. »

Un quart d'heure après, la porte du violon municipal de Gennetot se fermait sur Gofard. Son prisonnier lui fut adjoint, et deux mobilisés trop tapageurs chez l'habitant. Une sentinelle gardait l'huis.

Sous clef, Gofard tomba dans un accès de rage qui terrorisa le uhlan. Il se jetait comme un bétail contre la porte, la secouait et l'ébranlait. Le Prussien, rencogné dans l'ombre et tout moulu de sa chute, se rappelait les récits épouvantables de la férocité française. Les deux mobilisés s'aperçurent de sa frayeur. Ils en éprouvèrent une joie ineffable. Ils rampaient vers lui avec des rugissements de fauves et des : « Ham, ham ! » d'anthropophages. Le Landwehr se laissa couler sur le sol et cacha ses yeux derrière ses poings. On avait dû lui affirmer, en son pays silésien, que les Français mangeaient leurs prisonniers. Gofard,

intrépide, continuait son charivari. A la longue, ses camarades s'en agacèrent. Ils lui imposèrent silence. L'un d'eux interpella le factionnaire par le trou de la serrure : « Turpin, eh ! Turpin ! écoute un peu ici. »

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Turpin.

— Ecoute un peu, voilà qu'il va être nuit. Pourrions-nous pas boire un coup et casser une croûte ?... le charcutier est là en face et le débit à côté. Nous serons bien sages et tu auras ta part, c'est moi qui régale... oui, tu veux ?... à la bonne heure. Viens-t'en sous la fenêtre, je vais me hisser et te lâcher deux écus de cent sous à travers le grillage... et puis des chandelles aussi, Turpin... »

Bientôt les habitants du violon municipal de Gennetot furent assis par terre autour d'un pâté de veau, de six litres de cidre et de deux bouteilles de kirsch, introduits entre les barreaux de la lucarne. Trois chandelles collées au pavé éclairaient le banquet. A la vue des victuailles, le uhlan manifesta une telle émotion que les mobilisés l'invitèrent au festin par des « Ham, ham ! » affectueux que l'autre comprit tout de suite.

D'abord, Gofard, qui ne voulait pas être consolé, ingurgita non sans peine. L'injustice dont il pâtissait lui serrait le gosier. Néanmoins il s'humecta de telle sorte que force fut au solide de glisser. Le Prussien s'apprivoisait et dévorait. Les deux autres fonctionnaient avec philosophie. Après le troisième litre de cidre et la première bouteille de kirsch, Gofard, la tête sur l'épaule de son prisonnier, lui caressait rêveusement la barbe, inconscient du tien et du mien. L'alcool noyait les haines nationales.

Le uhlan tira de sa poche un portefeuille crasseux. A la lueur funèbre des chandelles, il exhiba les cinq photographies de sa femme et de ses quatre enfants. Elles passèrent de main en main. Tous s'apitoyèrent. Ils répétaient avec des haussements d'épaules indignés : « Si c'est pas malheureux !... » Des larmes coulaient sur la barbe rouge du prisonnier. Il balbutiait : « Karl, Albrecht, Hilda, und Job... Job ! » Il indiquait du geste la gradation décroissante des tailles. Et les gardes nationaux attendris, grommelaient de vagues consolations.

La sentinelle tapa dans la porte et cria d'une voix contenue : « Eteignez, voilà une ronde. » En un clin d'œil, les victuailles, les fioles et les chandelles disparurent sous le lit de camp. Le prisonnier s'effara. Un coup de poing sur la bouche refoula ses désespoirs. La porte s'ouvrit. L'adjudant entra. Derrière lui, un homme balançant une lanterne.

Gofard et ses deux compagnons oscillèrent un instant, se raidirent et ôtèrent leurs képis. Le uhlan, à la vue des galons, ramassa son shapska et salua la main à la visière. La lueur tremblotante du falot éclairait, par-dessous, sa face enluminée. Son ombre agrandie dansait sur la muraille aux mouvements de la lanterne. L'adjudant sortit. On ralluma les chandelles, on revint au pâté de veau, et la seconde bouteille de kirsch y passa.

Gofard, oubliant ses malheurs, empoigna le shapska du prisonnier et s'en coiffa, la jugulaire enfoncée sous le menton jusqu'aux oreilles. Il imposa son képi au Prussien, ivre et respectueux. Les autres, émerveillés de l'invention, s'acharnèrent à compléter le déguisement. Gofard ne résistait pas. Il se tordait en riant sous les doigts qui lui meurtrissaient les côtes et lui chatouillaient les jambes. Il revêtit le pantalon basané et la tunique à contre-épaulettes de cuivre. On le sangla dans la ceinture rouge et noire. Le Prussien s'introduisit docilement dans la culotte à bandes rouges et dans la vareuse de son vainqueur. L'échange des chaussures leur donna beaucoup de mal. Ils s'écorchèrent aux éperons des demi-bottes. Pourtant, ils réussirent. Alors ils essayèrent de danser en rond. Et ils s'écroulèrent tous les quatre sur les chandelles agonisantes.

Gofard, étalé sous ses compagnons, ruait féroce. Il parvint à se débarrasser d'eux et se traîna sous le lit de camp. L'endroit lui parut confortable, quoiqu'un peu bas de plafond. Il ronfla.

A l'aube, un clairon haletant sonna sur la place. D'autres lui répondirent par les rues. Il y eut des cris, des commandements essoufflés, un piétinement de troupeau débandé. L'adjudant pénétra dans le violon. A l'aspect des corps empilés, des bouteilles fracassées, il demeura pensif. Puis il grogna : « Tas de rosses ! » et il appela au dehors. Quatre hommes de garde se présentèrent. « Posez vos fusils, commanda l'adjudant. Enlevez-moi ça par la tête et par les pieds. Allons, pressez-vous, il y a des Allemands plein la côte du Val-Miette, pressez-vous... Portez-les aux bagages, ils se dessaouleront en route... Là, c'est bon, encore celui-là, celui à la grande barbe rouge... »

— Et le prisonnier ? interrogea un des hommes.

— C'est ma foi vrai, fit l'adjudant, où est-il, le prisonnier ? »

Le bataillon commençait à défiler à pas pressés. Une grosse voix cria : « Avez-vous fini là-dedans ? »

« Zut ! bougonna l'adjudant, allons-nous-en et souplement. Si on le réclame, nous répondrons qu'il s'est envolé. »

— Et ce sera la vérité vraie, » proclama le chœur.



La moitié du bataillon était déjà hors du bourg. Les trois ivrognes, pêle-mêle avec des cantines d'officier, dormaient sous la bâche d'une charrette qui prit la gauche de la colonne.

Après le départ des mobilisés, une lourde angoisse pesa sur Gennetot. Le conseil municipal s'assembla sur la place. Le maire confessa son anxiété au sujet de l'engagement de la veille. Il redoutait que l'ennemi n'imposât une contribution pour le uhlan qu'on lui avait enlevé. Il ajouta : « Si vous m'en croyez, Messieurs, et dans le cas où ils reviendraient en force, nous pouvons nier maintenant que le prisonnier ait jamais été déposé ici, car les mobilisés l'ont certainement emmené. »

A l'unanimité, le conseil approuva de la tête, en silence. On n'osait pas élever la voix. L'adjoint se grattait la barbe. Enfin il parla : « Qui a vu extraire le prisonnier de la chambre de sûreté ? Qui l'a vu partir avec le bataillon ? » Personne ne souffla mot. D'un seul mouvement instinctif ils se tournèrent vers la porte du violon restée entr'ouverte, et la contemplèrent, anxieux.

Elle s'ouvrit toute grande. Au seuil apparut un uhlan très sale, que la lumière du jour aveuglait. Il bâilla en s'étirant, s'assit sur le seuil, se frotta les yeux et bâilla derechef. Un shapska déformé pendait sur sa nuque, retenu au menton par la jugulaire faussée. Les doigts de l'ennemi fourrageaient fièvreusement ses cheveux rudes et rencontrèrent le shapska. Il arracha la coiffure, la tourna, la retourna, la considéra d'un air hébété, la lança sur la place et fourragea de plus belle.

« Varambaut, allez savoir ce qu'il veut, » ordonna le maire au garde champêtre.

Varambaut marcha droit au uhlan et, lui posant la main sur l'épaule : « Eh bien quoi ? Il n'y a plus d'amour ?... »

L'autre leva ses yeux bouffis et clignotants. Il émit des sons gutturaux et cracha sur ses bottes.

Le garde champêtre se tourna vers les municipaux : « C'est incroyable, je ne sais pas l'allemand, et pourtant je jurerais qu'il demande à boire. »

Soudain le uhlan se dressa de toute sa hauteur, en se cramponnant au chambranle. Il dégoisa d'un trait : « Ah ça mais, avez-vous fini ? Dites-moi plutôt pourquoi les autres sont partis sans moi... »

Les municipaux échangèrent des regards de stupeur.

Le maire prononça : « Vous êtes sans défense et vos camarades sont loin. S'ils reviennent, mon ami, vous témoignerez que les mobilisés vous ont oublié et que vous n'avez pas été maltraité. Promettez-moi que vous en témoignerez. »

— Je vous le promets, balbutia le uhlan, je vous le promets... matin, que j'ai soif ! »

Le conseil demeurait en proie à une perplexité indicible. Varambaut apporta généreusement un pot de cidre et un verre. L'ennemi absorba plusieurs lampées et, s'essuyant la bouche sur sa manche, il resta pétrifié à l'aspect du retroussis rouge retenu par trois boutons plats où sa barbe s'accrochait. Il considéra ses pieds, qui sortaient de basanes très basses fendues sur le côté. Il arracha de son épaule gauche une contre-épaulette de cuivre et il s'affaissa en gémissant : « Il n'y a plus de bon Dieu... il n'y a plus de bon Dieu... »

Des huées lui répondirent. Le village était massé derrière ses édiles. Deux ou trois cailloux, venant de loin, tombèrent aux pieds du prisonnier.

« Qu'on le fouille, » ordonna le maire.

Il se laissa palper, inerte. Varambaut lui prit son portefeuille et l'inventoria. Il contenait des lettres en allemand, des morceaux d'imprimés en allemand, quatre photographies d'enfants et le portrait d'une grosse femme souriante sous un chapeau à plumes. Son livret examiné fut jugé cunéiforme et indéchiffrable à cause des caractères allemands. Seul, le nom, moulé par un fourrier, en caractères cursifs, se laissa lire. Le garde champêtre annonça :

« Vous vous appelez Pützly ? »

— Put... quoi ? brailla le uhlan. En voilà assez. Je m'appelle Gofard, entendez-vous ?... Gofard Eugène, de Vauville-les-Baons... »

Ce disant, il se campa sur ses pieds. Le conseil recula, le populaire gronda. La situation devenait inextricable. Le uhlan serrait les poings. Il proféra d'une voix enrouée : « Vous vous fichez de moi, ma parole... Je vous répète que je suis Gofard... je viens de me réveiller sous le lit de camp de votre cambuse, je ne sais seulement pas comment je me suis fourré là-dessous... A cette heure, laissez-moi partir, je vous ai assez vus. » Et, crevant la foule d'une poussée, il détalait dans la direction du Havre. Au bout de cent pas, il s'accrocha dans ses éperons, tomba, se



releva et reprit sa course. Un grand chien, trainant sa chaîne brisée, lui sautait aux chausses.

Le bataillon des mobilisés de Montigny fit halte à Perceval. On plaça une arrière-garde au débouché du village, vers Gennetot, à l'abri de deux camions chavirés sur la route et formant barricade. On se compta et on s'aligna. Le prisonnier manquait et le sergent Béchon, ulcéré dans son amour-propre de vainqueur, ne s'en consolait pas.

Le bataillon tout entier partageait son mécompte. Pendant la marche, les quatre qui avaient chargé les ivrognes sur la charrette, ne s'étaient pas privés de conter la disparition miraculeuse du Prussien. Et une rumeur courait : « Le uhlan, où est le uhlan ? »

Vint à passer l'adjudant. « Béchon, dit-il, vous devez avoir un homme à vous dans la voiture aux bagages, un homme à barbe rouge... l'idiot de votre section, vous savez, Gofard... il s'est saoulé hier en prison.

— Gofard !... Ah ! il est là, Gofard !... et le prisonnier, mon lieutenant, où est-il ?

— Ah ! le prisonnier !... »

Et l'adjudant s'éloigna en agitant de grands bras.

Par devoir, le sergent se dirigea vers la voiture afin de reconnaître son bien. Sous la bâche, les voyageurs commençaient à renaître. Deux d'entre eux s'étiraient et réclamaient à boire avec des voix plaintives de petits enfants. A la vue du sous-officier, ils éclatèrent d'un rire farceur. Le troisième ne bougeait pas, la face hirsute et congestionnée. Béchon fut très surpris du changement que la boisson et la nuit avaient opéré dans la physiologie de son subordonné. Il le considéra de plus près, l'empoigna par le collet de sa vareuse et le tira sur l'avant de la charrette, au grand jour. L'homme s'éveilla. Une lueur d'intelligence passa dans ses yeux mornes. Il s'assit et soupira avec effort : « Ich Landwehr, pas méchant. » Le sergent s'enfuit et rendit compte

à son capitaine de compagnie. Celui-ci en référé au commandant qui, flanqué de l'adjudant, réunit les officiers.

Le Landwehr comparut devant l'aéropage. On n'en put rien obtenir de plus que la veille.

Il montrait son képi, sa vareuse, il se frappait le front avec des gestes désolés. Puis il tâta ses poches, et n'y trouvant plus son portefeuille, il pleura. L'aéropage était très dupe. On ne pouvait songer à se faire gloire d'une pareille capture. Jamais Le Havre n'accepterait

comme un trophée de victoire ce uhlan détroqué, ce semblant de mobilisé à la mine abrutie. Le commandant mordit sa moustache blonde. C'était un bel homme, encore jeune, aux cheveux ras et grisonnants. Il aimait la popularité, les apothéoses, la mise en scène, et portait un monocle. Un grain de drôlerie nichait en ses prunelles claires. Pour le moment, il ne riait pas, car lui aussi avait escompté le triomphe du retour au Havre. Il frappa du pied et, s'adressant à l'adjudant : « Expliquez-vous, allons, c'est votre affaire. »

L'adjudant courba la tête et secoua désespérément les épaules : « Je n'y comprends rien, rien, rien, murmura-t-il. Je croyais que c'était Gofard ! »

— Et quand ce serait Gofard ! vous n'en avez pas moins laissé échapper le prisonnier confié à votre surveillance...

— Mais non, puisque le voilà...

— Oui, le voilà, c'est juste... aussi n'est-ce pas ce que je veux dire... bref, c'est comme si nous n'avions pas de prisonnier ! »

..... Un coup de fusil tout proche retentit vers l'issue du village occupée par l'arrière-garde. De grands cris : « aux armes ! » lui répondirent. Ce fut une bousculade héroïque. Puis il y eut un instant de silence et des huées interminables où se mêlaient des éclats de rire. Le commandant et les officiers s'étaient précipités à la barricade. Ils assistèrent à un spectacle bizarre.

Au milieu du chemin, en avant des camions versés, la sentinelle tenait en respect un uhlan désarmé et dépenaillé qui parlementait. La moitié du bataillon, en cohue, criait des choses variées et assourdissantes. Le uhlan, escorté d'une bande de chiens menaçants, défendait ses jambes, et des vociférations éclataient : « Gofard... Gofard... Ohé Gofard ! »

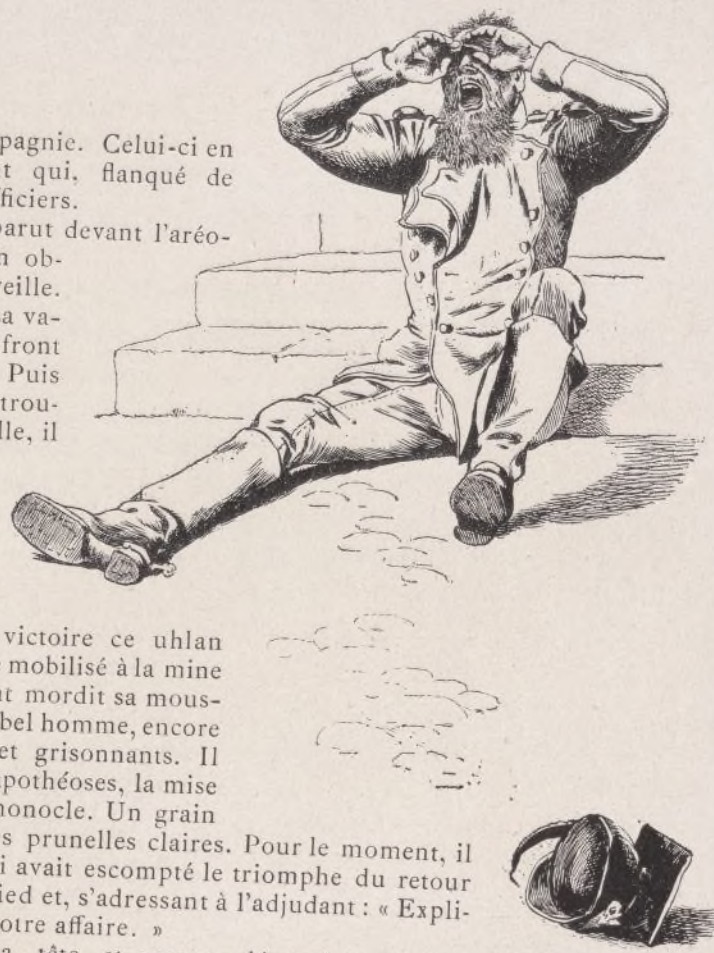
Au coucher du soleil, le bataillon traversa Le Havre. Deux cents gamins le précédaient, cabriolant et faisant la roue.

Ensuite le commandant, radieux. Il saluait les dames du haut de sa jument noire. Au centre de la colonne, sur une carriole enguirlandée de branches de sapin, comme sur un pavois, le uhlan, le vrai, le bon, réintégré dans son uniforme maculé, et porté par le courant humain. Gofard, le vrai aussi, trainait par le mors le cheval de la carriole. Au milieu des applaudissements frénétiques, un hymne large et cadencé monta vers le ciel pourpre : le bataillon chantait : *En avant la Normandie....*

Le lendemain, Gofard entra à la salle de police. Il y subit tout au long la punition méritée par sa désobéissance. A la paix, le commandant fut décoré.... Après la fuite du prisonnier mystérieux, les municipaux ramassèrent sur la place de Gennetot le shapska abandonné. Il figure aujourd'hui dans la salle des délibérations, au-dessus du buste de la République, au-dessous du portrait de M. Félix Faure.

(Illustrations de JOB.)

HENRI ALLAIS.



HERBERT SYDNEY



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1896 by Baussod, Veladou & Co.

ELLE EST CHARMANTE !

Ayuntamiento de Madrid

Les Loups de Noël

Conte cévenol

VERS le déclin du jour, la neige avait cessé de tomber, après une saute de bise et quelques rafales plus cinglantes que des houssines de pistoliers.

La nuit était venue, transparente, baignée de blême azur par la lune qui éclairait les sommets de Vabre et de Baffignac, casqués d'hermine, les roches de la gorge de Luzières, penchées sur l'Agout, fourrées de glaçons et comme rembourrées de panseurs à la poulaine dont les chamarrait le verglas cristallisé de l'hiver.

Au moment où, sur la porte de l'auberge ouverte à grand fracas de ferraille, se montrait l'hôtesse soucieuse, une exclamation de saisissement lui échappa : un cavalier débouchait précisément du chemin tournant, ouaté d'une neige immaculée, et son grand destrier, soufflant de terreur, s'arrêtait net devant le seuil de la maison rustique.

La paysanne héla le valet d'écurie, tandis que le voyageur, ayant mis pied à terre, commandait, revêché : « Ohé ! la Joue-en-Fleur ! tavernière ma mie, du vin, du feu !... et toi, mauvais garçon, un solide coup de bouchon à mon cheval et vois s'il n'est pas blessé sur la croupe ! »

— Jésus, Maria ! s'écria Thiébaude, comme vous êtes fait, seigneur capitaine ! La boue et le sang ont souillé votre corselet, perdu la couleur de ce mancheron et jusqu'à votre nœud d'épée, brodé d'or fin.

— Astaroth étouffe les bêtes carnassières ! vociféra Amalric. Elles m'auront gâté mon meilleur pourpoint. Ah ! je vais faire galante figure, à la messe de minuit du sire de Ferrières ! J'aurai l'air plus horripilant et mal en point que l'équarisseur de Vabre, terreur de tous les gorets à tuer, de Boissezon à Espérasse ! »

Furieux et consterné tout à la fois, le reître déposa sur la table sa lourde arquebuse et s'assit devant un feu énorme, un vrai feu de Noël ; une demi-douzaine de buveurs, attablés au fond de la salle, y recommencèrent aussitôt leurs jeux interrompus, avec des chuchotements intimidés, trop discrets pour être importuns au nouveau venu.

Le vin, cependant, fumait dans la terrine devant laquelle Amalric, la cape de velours brun tout endiamantée de neige fondue, contait sa mésaventure à l'hôtesse, empressée à le servir avec une craintive déférence :

« Une nuit fort claire, c'est vrai, grâce à dame la lune ! Mais quelle route, ventre-de-lézard !... Des fondrières, des torrents, des précipices, des avalanches glacées sous les rochers et les arbres, et, dans les fossés, tous les loups des Cévennes, plus enragés et plus tenaces que des Calvinistes ! A la sortie de Vabre, ils se contentaient de me suivre, épiant les faux pas de mon cheval. Vers Thérondel, à cinq cents pas d'ici, je ralentis prudemment l'allure, dans les lacets rapides où il eût été mortel de galoper faux : voilà qu'une louve affamée saute sur la croupe d'Argent et pas moyen de lui faire lâcher prise ! J'ai été contraint

de la crever à coups de dague. Mais que de tourteaux de gueules sur mon pourpoint ! On me prendra, de loin, pour le blason de Guillaume de Montpellier ! »

Au récit du capitaine, quelques buveurs, abandonnant leur partie qui languissait, faute de jurons bruyants et de rires sonores, s'étaient rapprochés des bourrées crépitantes du foyer. Un d'entre eux osa même élever la voix et interroger le reître farouche : « Monseigneur, il sera donc imprudent de rentrer à l'Albignier, cette nuit ? »

— Avec une rosse ou à pied, tu seras dévoré, maraud, bien avant d'arriver là. Demeure ici, si tu tiens à ta peau de rustre ; la Joue-en-Fleur te dira la messe de minuit et ton courtaud de ferme la carillonnera chez toi en ta place !

— Votre Seigneurie n'ordonnera-t-elle pas bientôt une battue à tous ces carnassiers affamés ?

— La prochaine sera cornée la veille de l'Épiphanie ; les louvetiers de Lautrec, de Dourgne et de Mas-Amet y viendront avec leurs molosses de combat.

— Mais si Monseigneur daignait se mettre, dès demain, à la tête de nos rabatteurs...

— La paix, maroufle ! Ferme l'huis de ton gésier ! Quand je suis en état de grâce, — et je dois communier tantôt avec Ma-

dame Athénais de Montredon, — je ne tutoie que les femmes et le seigneur Dieu !... Mais vois donc, la Joue-en-Fleur, s'écria Amalric avec un mépris insultant, ces mines de terriens léporides ! Y en a-t-il seulement un capable d'aller d'ici au Gibet-Rouge sans trépasser de peur le long du chemin qui monte à Baffignac ? »

Un frisson de terreur passa dans l'assistance ; les têtes se baissèrent : personne ne répondit.

« Allons !

les lapins de garenne, brailla le soudard, ma bourse et mon estime à qui aura ce courage ! Sa veuve, s'il en meurt, sera de nos amies !

— Le Gibet-Rouge ? murmura l'hôtesse en se signant, mais il est...

— Habité ! je le sais bien, vertubleu ! Voilà huit jours à peine que nous y avons branché la sorcière de la Balme, cette vieille ensabattée qui jetait des sorts à toute la sénéschaussée, métamorphosant en boucs les bouviers du Sidobre ainsi que les veneurs et coquebins de nuit à la recherche d'un affût écarté ou d'une pastoure bréhaigne.

— L'Armassière ? dit la Joue-en-Fleur, se croisant encore du geste, les regards fixés vers la porte de l'écurie qui venait de s'ouvrir et de se refermer sans bruit derrière l'officier du roi, tout guilleret.

— Précisément ! Par cette saison, elle s'y conserve fraîche, ricana Amalric, et sert, au bord du sentier de Ferrières, d'épouvantail pour les terriennes et les étalons : hier, Argent a manqué, d'un écart, de me faire dévaler dans l'Agout, sous le nez crochu de la vieille.



— Seigneur capitaine, jeta une voix frémissante, moi, j'irai au Gibet-Rouge ! »

* *

Le reître sursauta et se détourna vers le nouveau venu : un adolescent, presque un enfant, loqueteux, hirsute, avec, dans



une pâleur de teint étrangement ambrée par la fièvre, deux grands yeux profonds, remplis de folie et de hardiesse.

« Voilà un louveteau de sinistre allure, la petite mère ! Est-ce un client habituel à l'auberge de Luzières ? »

— Non, certes.

— Qui est son maître ?

— Je l'ignore.

— Personne ne le connaît-il donc, ici ?

— Nous l'avons accueilli, ce soir, pour la première fois, balbutia Thiébaude, sous l'impérieux regard de l'adolescent. Oncques ne le vis avant ce jour.

— Viens ça, drôle effronté ! D'où sors-tu ?

— De la forêt de la Montagnole.

— Mais auparavant ?

— Des cavernes d'Anglès.

— Ta souquenille dénonce, en effet, tes escapades au coupe-gueule de la Belle-Etoile. Où as-tu conquis cette mine patibulaire, bandit ? Ne braconnerais-tu point un peu sur nos propres terres ?

— Je n'ai pas d'autre métier, capitaine. »

Cette réponse inouïe et tranquille révélait une intrépidité ingénue jusqu'à l'héroïsme ; une stupeur subite fit peser son lourd silence sur l'auditoire : Amalric lui-même fut désarçonné par tant d'audace.

« Ventre-Mahon ! gronda-t-il, moitié riant, moitié fâché, tu me vas, mignon de l'Enfer ! Mon page de guerre s'est laissé potencer à La Salvétat. Veux-tu que je t'octroie sa charge ?... Mais, imposteur, iras-tu bien au Gibet-Rouge ? »

— J'irai au Gibet-Rouge.

— Seul ?

— Seul.

— Comment le savoir ?

— Je vous y attendrai, puisque vous passerez par là tout à l'heure.

— Les loups n'y auront plus laissé que ta carcasse !

— Vous me prêterez votre arquebuse : dans un critique moment, son fracas les mettra en fuite.

— Tu sais donc te servir de ces joujoux-là ? Épaule celui-ci, nourrisson d'Eole ! »

Le vagabond eut un sourire de confiant orgueil ; avec la dextérité d'un arquebusier émérite il saisit et mania le lourd mousquet du capitaine, le désarma sagement de son silex avant d'en actionner le rouet cannelé et, s'autorisant du silence de

l'officier stupéfait, déchargea pour la recharger aussitôt l'arme massive du soudard ; la cartouchière, la poche à balles, la poire à poudre et le pulvérisateur étaient, aux mains du vagabond, des accessoires si manifestement familiers, qu'Amalric, admirant réellement la façon redoutable et sûre avec laquelle il venait de mettre l'arquebuse en état de faire feu, ne se défendit plus d'une satisfaction enthousiaste.

« Si tu tires, s'exclama-t-il, le mousquet comme tu le charges, coulevrinier de la Faim-camuse, il ne fait pas bon servir de mire à ton basilic et tu dois, à quarante pas, vider avec la même prestesse une noix de sa pulpe et une bourguignotte de sa cervelle ! »

— Très aisément, Monseigneur.

— Tu saurais, je le gage, du premier coup jeter bas les proies les plus alertes et les arquebusiers les mieux défilés.

— Deux douzains de vos chevreuils, que j'ai tués ainsi, en pourraient témoigner, capitaine ! » affirma le jeune malandrin, étrangement résolu à cette provocation aussi impudente qu'inattendue.

Ce fut un coup de théâtre : les buveurs échangèrent des regards de consternation et de terreur, tant la fureur bouleversait le visage du seigneur de Vabre.

« Serpent maudit ! s'écria-t-il, tu iras rejoindre la vieille, à son perchoir du Gibet-Rouge, avec une cravate de chanvre de la même façon ! »

Il s'était dressé, formidable, devant le vagabond chétif, qui ne fit ni un pas ni un geste pour éviter le poing levé du soudard. Etonné, celui-ci s'arrêta : sa pensée en désarroi s'évertuait à deviner l'âme et les mobiles de l'adolescent, évidemment déterminé à lui tenir tête.

« Pourquoi m'avouer cela, maraud ? demanda-t-il, déjà plus séduit qu'offensé d'une telle bravoure. J'aime les cœurs vaillants, tête-bleu ! et tu m'agrees comme un os médullaire à Cerberus Tricéphale. Voici le mousquet ; attends-moi là-bas. Si les loups te serrent de trop près, grimpe sur la traverse du pendoir ; la vieille t'y tiendra compagnie. Je te préviens qu'elle n'est point bavarde ; si elle te gêne, toutefois, envoie-la dans l'Agout d'un coup de talon ! »

Le vagabond devint livide ; ses lèvres tremblèrent, son œil étincela. Il saisit l'arme que l'officier lui tendait avec une rare confiance ; puis, sans un adieu, il disparut dans la nuit claire et glacée.

« Par Hercule ! fit Amalric au bout d'un instant de méditation, voilà un homme ! Dites donc, vous autres, les lièvres ! — un enfant vous fait la leçon !... Vous étouffe la honte, pendants ! »



Voilà qui s'appelle avoir du cœur au ventre et du sang dans les veines ! »

Les paysans se regardaient sans répondre ; l'un d'eux, néanmoins, hasarda une réplique alarmante à l'aventureux cavalier :

« Certes ! seigneur capitaine ! Mais voilà aussi une arquebuse espagnole que vous risquez de ne revoir plus à votre râtelier d'armes !

— Comment !... cet avorton ?...

— Graine précoce de routier et de malandrin, sans doute !

— Hein ?... tu crois, vieux truand, que ce serait...

— Un ingénieux moyen de remonter son artillerie. Au surplus, Monseigneur, osa goguenarder le rustre en voyant le soldat consterné, le mousquet est en bonnes mains et vos sangliers le pourraient apprendre à vos dépens, une douzaine de fois avant même l'Épiphanie. »

Amalric, interloqué, convaincu soudain de sa naïveté crédule par l'apparente évidence de cette hypothèse, jura tout d'abord comme un païen. Mais où courir, désormais, pour rejoindre le braconnier ?

Il avala son vin chaud avec l'humeur d'un dogue molesté et nul n'osa risquer d'exaspérer sa fureur jusqu'au moment où, réchauffé, bien enveloppé dans sa cape de rouillesombre, il sauta en selle et quitta l'auberge.

Les buveurs, rassés par son départ, se remirent à chanter, à jouer et à boire, tandis que Thiébaude, anxieuse, tendait l'oreille aux bruits lointains comme lorsqu'on attend un événement.

Amalric chevauchait au grand trot sur la neige déjà durcie par la bise. La lune resplendissait dans un ciel funèbre. De ses gorges escarpées l'Agout laissait monter le mugissement des rapides et la clameur des écumes violemment déferlées contre les schistes chaotiques, affilés par le courant, et les grès arrondis, émoussés par les glaces.

Lamentables, continus, des hurlements de loups, répercutés par les échos de la montagne, flottaient comme une plainte immense sur les campagnes ensevelies.

Argant, trop récemment assailli par la louve de Thérondel pour n'en point ressentir encore la morsure cuisante, s'épouvantait de tous les buissons isolés ; le fier animal, maîtrisé par une main de fer, se cabrait à chaque détour sombre, puis s'emportait, ventre à terre, sur les déclivités dangereuses qui côtoyaient le précipice en rumeur.

Amalric, désarmé maintenant, sondait les dépressions et les ornières, scrutant d'un anxieux regard les fourrés de houx parmi lesquels serpentait la route, hardiment suspendue à flanc de montagne.

Il avait, d'abord, pour se rassurer sans en vouloir convenir avec lui-même, sifflé la marche des anciens stradiots vénitiens, non sans un luxe de fausses notes déterminé à lui tenir compagnie. Mais son cheval, de plus en plus inquiet, s'en trouvait éperonné au point qu'il eût infailliblement rompu le cou à son ménétrier si celui-ci se fût obstiné à moduler sa chanson hongroise du siècle passé.

Le capitaine avait alors, pour alimenter l'impatience qui le dévorait, évoqué les images gaillardes de ses deux commères : celle, blonde et toute flamande, d'Athénaïs de Montredon et celle, très morisque et brune, de Bertrade de Calvayrac-Fumade, vicomtesse de Navez et de Lagardiolle.

Entre ces chasseresses intrépides il devait communier et souper, cette nuit, à la table opulente d'Azaïs de Ferrières, le plus haut baron de la contrée ; avec une soldatesque lourdeur il se citait les galants propos dont il se proposait d'égayer ces dames, les ayant d'ailleurs appris du sénéchal de Castres, vieux

roquentin sans cesse à l'affût d'une rime madrigalisante et qui faisait, avec les caduques lauréates des Jeux-Floraux de Toulouse et les vicaires de l'évêque, assaut de bel esprit et état de poète infiniment mieux fourni de platitudes que d'idées ou de plagiats bouffons que d'invention lyrique.

Mais, en dépit de son application écolière, Amalric retenait mal la vision souhaitée des deux profils jolis et dissemblables : parmi les manchettes zinzolines et les étoffes nacarades, les vertugades et les collerettes précieusement amignonées, surgissaient des serpes acérées et des gueules béantes d'espingoles.

Le paysage était désert, périlleuse la route, et tous les méfaits d'Amalric, — pendaissions sans jugements, rapines sans frein, violences sans excuses, — lui revenaient comme autant de menaces et de remords.

Sa justice expéditive, libérée de tout contrôle par l'isolement du pays et les troubles continuels de l'époque, avait hérissé les carrefours de potences scélérates et mué en calvaires patibulaires tous les pitons rocheux des alentours ; il n'était point de chemin, à dix lieues à la ronde, qui n'eût son arbre à brancher les terriens ou son pilori à rouer les corvéables récalcitrants.

Récemment, la sorcière de la Balme lui avait prédit qu'il étrennerait en personne le dernier gibet qu'il venait de dresser, sur le chemin de Ferrières, dans la maîtresse fourche d'un vieux châtaignier foudroyé ; Amalric, pour faire mentir la prophétesse, l'avait incontinent pendue à l'arbre infâme, sans redouter les re-

présailles de ceux de Cazalit, apparentés à cette radoteuse surannée.

Non, certes ! il ne périrait point pendu, le soldat dont le regard seul terrorisait les montagnards ! Qui lui pouvait, pourtant, affirmer que, par quelque belle nuit d'hiver, au cours d'une de ses expéditions fréquentes, amoureuses quelquefois, souvent guerrières, toujours brutales, une embuscade de faucheurs exaspérés ou de bûcherons vengeurs ne le laisserait point étendu, sans vie, sur le chemin ?

Or, voici que cette nuit était sinistre et qu'un braconnier, — un enfant ! — venait de le désarmer sans qu'il y eût autrement réfléchi.

Un grand frisson d'angoisse le fit tressaillir. Mais, comme il abordait un nouveau lacet du sentier, il eut une exclamation devant le fameux Gibet-Rouge : une fuite de fauves parmi les taillis voisins dénonçait la déroute des loups qui l'assiégeaient auparavant, guettant le vagabond de Luzières, réfugié sur l'arbre de géhenne, avec, entre les mains, le miroitement de la lune dans le cuivre épais de l'arquebuse. A l'extrémité de la travée teinte de sang, une chaîne de fer soutenait, au-dessus de l'abîme, le cadavre de la vieille.

L'âme d'Amalric ne fut point impressionnée par cette scène lugubre ; il n'avait plus eu, un seul instant, la pensée que le pari accepté à l'auberge pût être loyalement tenu : la surprise qu'il en éprouvait lui était donc une joie neuve en même temps qu'un soulagement de n'être point seul parmi ces solitudes glacées.

« Te voilà donc ! cria-t-il, crapaud de nuit ! Cette brute luzérienne t'avait pris pour un larron ; tu le pourras giboyer pour t'exercer au tir à la grosse bête... C'est dit : tu deviens mon page de bataille et le premier arquebusier de ma compagnie. — Mon mousquet t'a-t-il servi contre les loups ?



— Pas encore, Monseigneur ! dit l'adolescent qui tremblait, — de froid sans doute.

— N'aurais-tu point rencontré ces routiers aux yeux de fournaises fumeuses ?

— Les sentiers en étaient infestés.

— C'est donc, je présume, que tu leur as paru plus famélique qu'eux-mêmes et déterminé à les mordre avec des crocs mieux affilés !

— Je m'en flatte.

— Et ils ne t'ont pas dévoré un tantinet ?

— Pas le moins du monde, capitaine ; les fauves m'ont suivi sans oser m'assaillir : je marchais résolument, chantant à tue-tête et battant la mesure sur l'arquebuse sonore à coups de « cliquettes » d'ardoise.

— Excellent moyen, en effet, pour mettre en déroute ces estafiers à quatre pattes ; une arquebusade eut, néanmoins, fait plus d'effet.

— Je la réservais pour un meilleur exploit.

— Comment ?

— Vous verrez, Monseigneur !

— Cependant, mulet têtu de l'Espinousse, les mâles bêtes te bloquaient âprement, au pied de ton pittoresque perchoir ; tu eusses pu te réchauffer à les roussir de salpêtre et à les asperger de plomb catholique. »

L'enfant, descendu de l'arbre funèbre, venait vers le capitaine à pas lents.

« Je ne pouvais, expliqua-t-il, tirer le loup que j'avais choisi.

— Lequel ? interrogea Amalric, dont les regards discernaient, à travers les taillis givrés de neige, les lampyres doubles des yeux de carnassiers revenus cauteleusement sur leurs traces, depuis un instant.

— Un très grand fauve, que je ne veux pas manquer, chantonna l'étrange loqueteux. »

Une rafale de bise cingla si rudement le visage du capitaine qu'il jeta un juron et voulut se hâter de piquer des deux vers Brassac.

« Tu vas, enjoignit-il au braconnier, monter en croupe, derrière moi. Je t'emmène à Ferrières, puisque te voilà désormais à mon service et que les loups, si je t'abandonnais ici cette nuit, ne m'y auraient plus laissé demain que l'ossature de mon mousquetaire. Si le vieux mâle que tu guettes s'aventure à ta portée, je t'autorise à le dépêcher d'un coup d'arquebuse.

— Qu'il meure donc ! » cria le page d'Amalric en le visant presque à bout portant.

La détente eut un dé clic sec, le rouet tourna, une détonation brisa le silence de la nuit.

Le reître, frappé en plein cœur, vida les étriers et s'abattit lourdement sur la neige.

Le meurtrier avait dû prévoir avec soin toutes les phases de son crime, car nulle indécision ne vint retarder l'exécution de ses plans et de sa vengeance.

Il saisit la bride du cheval, moins effrayé par le fracas de l'arquebuse que par la panique bruyante des loups à travers les fourrés voisins et l'attacha à une forte racine d'yeuse. Puis, dans une anfractuosité du granit, il vint quérir l'échelle du prévôt de torture et la dressa contre la potence avec une vigueur que doublait son émoi, l'heure tragique, peut-être même l'âme errante qui avait exigé de lui ce crime audacieux et revêtu sa

personnalité chétive d'une justicière grandeur. Juché sur la potence, cramponné à la traverse grossièrement équarrie pour ne point céder à l'attraction du gouffre ouvert sous ses regards, il déroula une corde, dissimulée autour de sa ceinture et se pencha vers le cadavre balancé dans la bise, afin de le lier et de l'attirer à lui.

« Ton petit-fils, murmurait-il, — et l'horreur qui hérissait ses cheveux semblait anéantir à la fois ses forces et sa fièvre, — ton petit-fils vient de te venger, mère, et tu seras bientôt ensevelie en terre bénite. Je sais que ton esprit est avec moi et j'avais, ce soir, annoncé à Thiébaude que tu serais satisfaite avant le jour naissant. »

Le corps de la mendicante, depuis trop longtemps en proie à la froidure et aux corbeaux, ne résista pas à l'effort qu'il fit pour le soulever.

Les vertèbres se disloquèrent et les restes de l'aïeule, rebondissant de roc en roc, froissèrent des arbustes qui craquèrent et s'engloutirent enfin dans un des gouffres tumultueux de l'Agout.

Au même instant, un clocher s'éveilla, à moins d'une demi-lieue ; son carillon alerte passa dans la nuit calme comme une prière qui battait des ailes.

Lointaines, d'autres voix de bronze lui répondirent, sonnailleries mystiques de paroisses perdues au fond des chênaies et des combes, rumeurs expirées de bourgades chrétiennes qu'éveillaient les bergers symboliques d'un Orient où surgissait l'étoile, déjà seize fois séculaire, de cette Nativité décevante et douce, promise aux humbles comme un espoir toujours prochain, aux barbares cruels comme le châtiment de leurs iniquités.

Le douloureux vagabond esquissa sur le gouffre le signe austère de la rédemption ; penché ensuite vers le soldat déjà raidi par l'hiver et par le trépas, il le considéra sans trouble, avec une haine indicible.

Des hurlements plus proches l'avertirent de se hâter, s'il voulait prévenir l'attaque des loups dispersés par le bruit du coup d'arquebuse.

Il traîna le corps d'Amalric sous le gibet et, lui ayant fait un étroit collier du nœud coulant qu'il avait déjà préparé, hissa, en un suprême effort, le capitaine défunt à la place qu'avait occupée avant lui la sorcière de la Balme.

Le cadavre oscilla, dansant sous la lune une sarabande macabre ; la traverse gémit ; une bande de loups, aboyant à la mort avec les rauquements de la faim, se ruèrent sur le chemin où l'acre odeur du sang répandu les attirait irrésistiblement.

Argant, fou de terreur, se débattait déjà au milieu des plus hardis, s'épuisant en vaines ruades contre ses agiles agresseurs ; l'un d'eux avait même sauté sur la selle du destrier et cherchait à saisir son encolure nerveuse entre ses crocs redoutables, lorsque l'adolescent, maniant l'arquebuse vide comme une masse d'armes, lui fracassa les reins d'un coup de crosse, puis, enfourchant la monture du capitaine, abandonna à l'instinct de l'étalon frémissant le soin d'assurer sa vie et son salut.

Et le cheval partit au galop vers Luzières, entraînant les loups hurlants à sa suite dans une course d'avalanche, tandis que le cadavre du soldat tournoyait sous la lune blafarde et que, vers Brassac, les cloches argentines de Ferrières égrenaient dans le val sonore leur joyeux minuit de Noël.

P.-B. GHEUSI.

(Illustrations de Charles Willems.)

